

L'OMBRE IMMORTELLE

DE

CATHERINE II

AU TOMBEAU

D'ALEXANDRE I[ER],

Par Mlle M. A. Le Normand.

Un voile mystérieux sera-t-il soulevé ? Oui.....



PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, No 5,
Faubourg Saint-Germain;

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Saint-Louis, No 46, au Marais, et rue Richelieu, No 67;
Et chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger.

M DCCC XXVI.

L'OMBRE

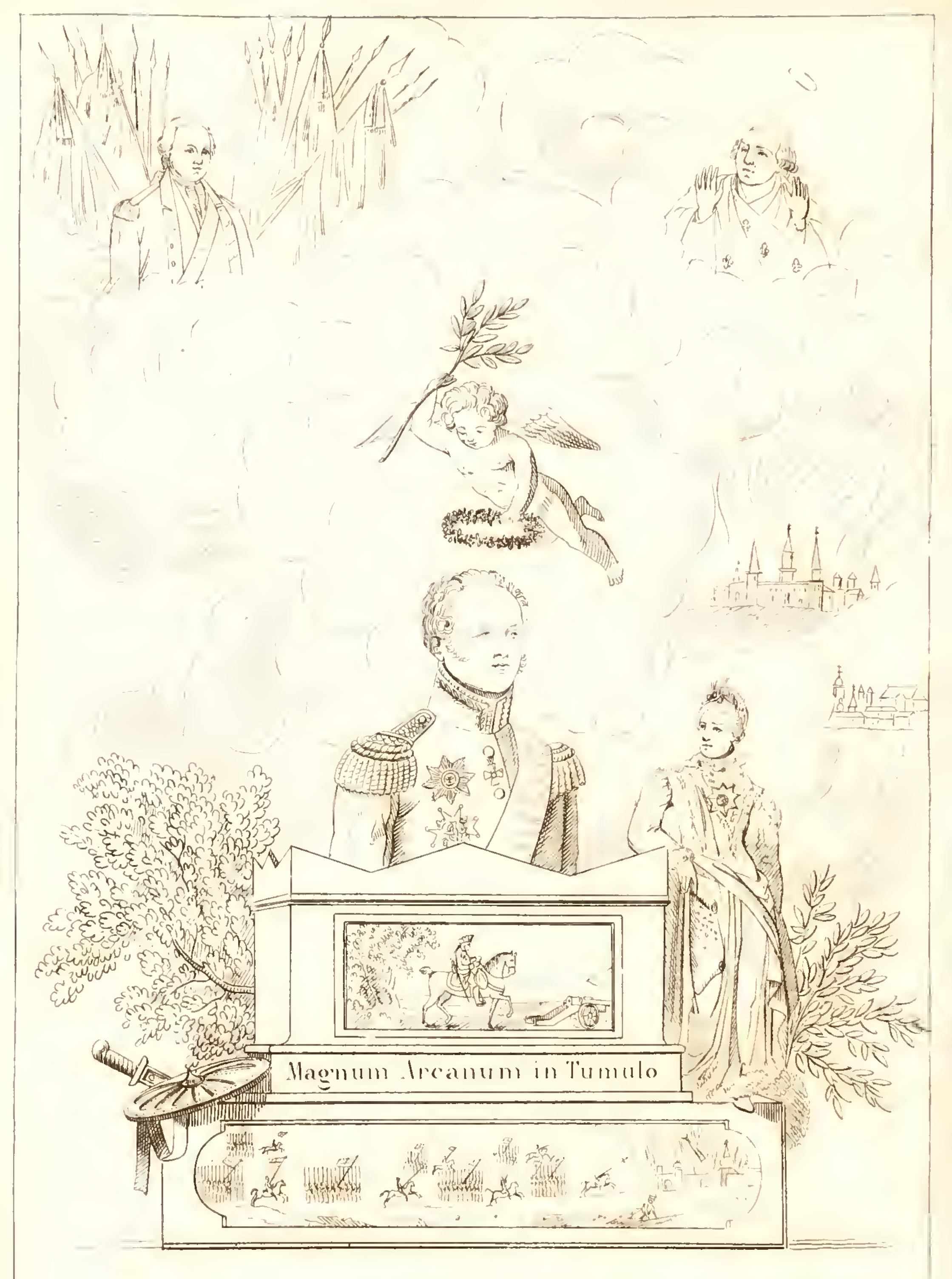
IMMORTELLE

DE CATHERINE II

AU TOMBEAU

D'ALEXANDRE IER.

Imprimerie de Pondey-Dupré.



. . . . Une sueur froide coula le long de sa face, son pouls battit lentement, bientôt il ne battit plus l'Empereur mourut ! et bien des méchans lui survivent. . . . .

page 47.

L'OMBRE

Immortelle

DE CATHERINE II

Au Tombeau

D'ALEXANDRE Ier,

Par Mlle M. A. Le Normand,

Auteur des Souvenirs Prophétiques; des Oracles Sibyllins; de l'Anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI; de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'Un Coup-d'Œil sur celui de Carlsbad; des Mémoires Historiques et Secrets de l'Impératrice Joséphine; des Souvenirs de la Belgique, ou le Procès mémorable; de l'Ange Protecteur de la France au tombeau de Louis XVIII.

Un voile mystérieux sera-t-il soulevé? Oui.....

PARIS,

Mlle LE NORMAND, Auteur-Éditeur, Lib., rue de Tournon, No 5, Faubourg Saint-Germain;

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib.,
Rue Saint-Louis, No 46, au Marais, et rue Richelieu, No 67;
Et chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger.

1er Février 1826.

/

ON TROUVE, CHEZ Mlle LE NORMAND,

Rue de Tournon, N° 5,

Faubourg Saint-Germain, à PARIS :

SOUVENIRS PROPHÉTIQUES D'UNE SIBYLLE (les), in-8°, avec gravures. *Paris*, 1814.................................... 7 fr. 50 c.

ANNIVERSAIRE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE (l'), brochure in-8°, 29 mai. *Paris*, 1815................................ 1 fr. 25 c.

SIBYLLE AU TOMBEAU DE LOUIS XVI (la), brochure in-8°. *Paris*, 21 janvier 1816...................................... 2 fr.

ORACLES SIBYLLINS (les), in-8°, 4 grav. *Paris*, 1817.. 7 fr. 50 c.

CONGRÈS D'AIX-LA-CHAPELLE, etc. (le), in-8°, 7 gravures. *Paris*, 1819.. 6 fr.

SOUVENIRS DE LA BELGIQUE, ou LE PROCÈS MÉMORABLE, in-8°, avec portrait. *Paris*, 1822................................... 6 fr.

L'ANGE PROTECTEUR DE LA FRANCE AU TOMBEAU DE LOUIS XVIII, brochure in-8°. *Paris. Octobre*, 1824................ 2 fr. 25 c.

Sous presse, pour paraître très-incessamment.

MÉMOIRES HISTORIQUES DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, Marie-Rose Tascher de la Pagerie, première épouse de Napoléon Bonaparte, 3 vol. in-8° ornésde 6 gravures, portrait et *fac simile;* plus, l'intérieur de la main de l'homme extraordinaire, etc., etc., seconde édition, considérablement augmentée de Notes, Melanges, etc....., 24 fr.

Nota. S. M. l'Empereur de Russie avait daigné agréer la dédicace de cet intéressant ouvrage.

Mlle Le Normand enrichira le troisième volume des Mémoires de l'impératrice Joséphine, (*de faits inédits et très-curieux sur S. M. l'empereur Alexandre.*) L'attachement inaltérable formé dans dés tems prospères, devient plus tendre dès qu'il impose des devoirs courageux, et plus actif lorsqu'il est dangereux de le montrer.

LOUISE WILHELMINE DE PRUSSE, ou les Infortunes d'une grande Reine, 2 vol. in-4°; 4 grav., portrait.



IL N'EST PLUS,

CE GRAND HOMME !

Il meurt, après avoir, jusqu'au dernier moment, donné des preuves de tous les genres de courage.

La vérité, déguisée par la sombre politique, et cachée par les auteurs contemporains, restera-t-elle ensevelie dans le silence des siècles, et dans les secrets domestiques de la famille des czars?.. Non !

Alexandre Ier ambitionnait une renommée immortelle, il voulait se faire un nom célèbre qui, traversant l'abîme des âges, passerait avec éclat à la dernière postérité. Oui, Alexandre Ier

doit vivre tant que subsisteront toutes les Russies, tant que la majestueuse Newa baignera les murs de St.-Péterbourg, et roulera ses flots rapides vers cette célèbre cité dont les fondemens furent jetés par cet homme rare et extraordinaire, par ce Pierre Ier, que la nature produisit pour opérer des prodiges.

Avant lui, les Moscovites étaient plongés dans la plus profonde ignorance : quiconque voulait écrire l'histoire se rendait criminel. Pierre Ier entreprit de civiliser sa nation. Sous le règne d'Alexandre, la Russie était parvenue au faîte de la gloire et de la puissance ! Le petit-fils de la grande Catherine inspirait en Europe la crainte, l'amour et le respect. Son ambition fut toujours en harmonie avec le bonheur de ses peuples. Il reçut du sénat le titre de *Béni :* encore un pas de plus, il pouvait devenir le maître du monde ! ! ! ! Sa naissance l'appelait légitimement à l'empire ; il n'eut pas besoin d'une amitié généreuse et puissante pour s'y maintenir. Il réunissait tous les goûts les plus simples, tous les sentimens héroïques qui sont inconnus aux cœurs corrom-

pus. Sa vie a été pure et sans tache, etc. Si des doutes s'élevaient sur la sincérité de mes aveux, il suffirait de se rappeler sa noble et généreuse conduite envers la France, aux époques de la première et de la seconde restauration, pour se convaincre qu'Alexandre avait une belle ame, et qu'il réunissait au plus haut point les qualités du prince bienveillant aux sublimes vertus de l'honnête homme.

Sa renommée s'étendait jusqu'aux limites du monde; il comptait parmi ses amis les souverains les plus illustres. Lorsqu'enfin il pouvait se dire heureux, une mort imprévue est venue le frapper, comme la foudre, au sein de la gloire, de la puissance, et d'une épouse adorée.

Peut-être Alexandre eût-il voulu fonder une autre capitale. Taganrock, ton protecteur n'est plus! il n'est plus! le généreux Alexandre! il a vécu. Son ombre immortelle peut encore errer sur tes rives.... Taganrock, *recèles-tu en toi-même une triste influence?* L'empereur laisse-t-il à celui qui lui succède l'héritage de sa pensée? Ce prince

est entré dans la mort sans avoir commencé l'automne de la vie, *et des desseins mystérieux et impénétrables* seraient-ils pour jamais renfermés dans sa tombe...

« L'univers étonné, que la terreur poursuit,
» Tremble de retomber dans l'éternelle nuit. »

L'OMBRE IMMORTELLE
DE CATHERINE II
AU TOMBEAU
D'ALEXANDRE Ier.

> Semblable au pilote qui affronte une mer orageuse Alexandre a essuyé des tempêtes, il a rencontré des écueils! son navire avançait plus ou moins vite, et cependant, à force de soins et de veilles, il a fini par entrer au port; il jouissait depuis quelques années des douceurs du repos, mais bientôt, intrépide voyageur, il a voulu voler à de nouvelles découvertes. Helas!!!!

Tu n'es plus! ô prince dont les éminentes vertus ne s'offrent pas seulement à l'admiration de l'Europe sous le caractère d'un grand souverain; mais réunissant toutes les qualités supérieures, tu te montras l'homme d'état le plus habile, le politique le plus sage et le philosophe le plus éclairé de ton siècle.

Tu n'es plus! ô prince magnanime qui sus marcher avec les événemens du siècle et te mettre en harmonie avec ses lumières, sans jamais perdre de vue ce qu'exigeait de toi ta dignité impériale. Si Alexandre eut le malheur de se laisser entraîner et d'en devenir la victime, ce n'est pas son imprévoyance qu'il faut en accuser, mais les circonstances elles-mêmes. Depuis le mémorable congrès d'Aix-la-Chapelle, ce Prince n'était plus que le déplorable jouet d'astucieux politiques. Qui des Moscovites ignore qu'à Carlsbad (*écueil où vint se briser sa fortune militaire*), il se déclara hautement contre les

ennemis de l'ordre et du bien public; et dès-lors on le vit à Leybach, à Vérone, sacrifiant ses vastes desseins à la tranquillité de l'univers, s'engager dans une sorte de lutte avec lui-même, et pour ainsi dire laisser échapper de ses mains l'empire de Trébizonde.

Tu n'es plus, Alexandre, ô toi dont la vie entière ouvre à l'éloge le plus vaste champ! Je t'ai suivi, fils de Paul Ier, pas à pas, depuis ta naissance (1), dans cette carrière si noble et si glorieuse que tu as parcourue. C'est du récit fidèle de tes immenses travaux et de tes actions généreuses, que ressortiront ces trois caractères par lesquels tu t'es fait distinguer (2). Ta philosophie, toujours vraie, élevée, sublime, guidée par la raison, inspirée par la sagesse, naissait chez toi d'un désir immodéré du bonheur de tes semblables. L'histoire de vingt-cinq années d'un règne glorieux proclamera ton éloge, ainsi convient-il de louer un prince dont le nom sera à jamais vénéré en Europe.

Hélas! je ne sais quel triste plaisir me ramène de Taganrock vers Saint-Pétersbourg; là mon ombre s'attache aux pas de la pieuse Élisabeth. Elle environne ton palais, elle y pénètre; la sombre douleur et le remord en assiégent l'entrée! Plus loin j'aperçois un tombeau. Arrêtez-vous, momens rapides, arrêtez-vous. O patrie du meilleur des Princes! ils sont insensibles à ta douleur. Contemple en gémissant l'histoire fugitive de la vie, celle

---

(1) L'empereur Alexandre Ier était né le 25 décembre 1777; il était monté sur le trône de Russie, le 24 mars 1801, et avait pris le titre de roi de Pologne, le 9 juin 1815.

(2) Comme homme d'état, comme politique profond et comme un véritable philosophe.

d'Alexandre touche à sa fin. N'entends-tu pas le cri de l'ange de la mort, et la voix de l'Eternel? il appelle : hélas! ton empereur n'est plus!

Cette voix inspire de bien plus vastes pensées et de plus vastes craintes....Alexandre, tu es maintenant arrivé à un point de vue bien plus élevé, tu oublies de vains lauriers que le tems doit flétrir; du haut des cieux les honneurs terrestres ne sont plus capables de te satisfaire; la mort, pour l'homme vertueux, n'est que le printems d'une éternelle vie.

Alexandre, tu possédais la confiance de tes sujets et de tous les hommes: tu étais sensible et bienfaisant; ces heureuses qualités grandirent pour ainsi dire avec toi. Pour de vaines marques d'affection, tu donnais en retour de l'amour véritable. Tu ne peux te repentir d'avoir été vertueux ; tu ne pouvais forcer les ingrats à t'aimer, mais tu leur arrachais l'estime, et quand une fois tu t'en étais saisi, tu pouvais alors prétendre à l'amour, et à l'amour le plus durable.

Tu laisses des amis et d'immenses souvenirs! Ta mort doit nécessairement changer la situation actuelle de l'Europe! Le jour s'éteindrait-il en Russie? déjà tout se se couvre de ténèbres.... Ton successeur, à ton exemple, soutiendra l'honneur de la nation russe; il commandera l'indulgence et saura pardonner. *Quand le tems porte un coup mortel aux empires, un seul grand nom s'attache aux débris qui les couvrent.*

La Russie était un gouvernement absolu sous le règne des Czars, leur volonté n'avait d'autre contre-poids que la crainte des révolutions; cet empire est devenu une mo-

narchie tempérée par la volonté d'un grand homme. Tu présentais, Alexandre, un de ces caractères si justement vénérés dans les tems anciens; ta simplicité, ta vertu, ta modestie et ton humanité semblaient te rattacher tous les cœurs. Dans l'intérieur de ton palais, dans tes relations sociales, dans l'exercice de la souveraineté, tu retraçais les mœurs antiques de ces rois distingués par un esprit solide et éclairé, une mémoire heureuse, et un zèle constant pour l'étude.

Tu joignais aux qualités héroïques cette beauté mâle et cette perfection de corps qui semblaient si précieuses dans les anciens héros; et ces dons extérieurs étaient encore rehaussés par les qualités les plus parfaites de l'esprit et du cœur.

La sincérité, la cordialité, la franchise, ainsi que la magnanimité et le courage, composaient ton caractère; on estimait généralement ta conduite et la modération de tes principes; tu réunissais l'intrépidité au sang-froid, et ne sacrifiais pas à ta gloire, la vie de tes sujets.

Tu savais dignement récompenser la valeur et les vertus, en les appelant auprès de ta personne, et en leur accordant toute ta confiance.

Doué d'un esprit conciliant, tu joignais à l'aménité des mœurs pures, la pénétration d'un grand politique, et l'habitude de traiter les affaires les plus épineuses. Aussi étais-tu vénéré dans tous les partis; tu ne pensais pas que la liberté fût incompatible avec les institutions monarchiques.... *Sous mon règne, Alexandre, Catherine II avait cru devoir penser le contraire.*

Également recommandable par tes talens et par tes

qualités sociales. Tu as joui comme souverain d'une haute estime parmi tes alliés, et ta bienveillance naturelle ajoutait au bien que tu faisais.

Tu fus doué d'une rare sagacité : ici je veux parler des services qui distinguèrent ta vie militaire et ta vie politique, soit par la protection spéciale dont tu ne cessas d'honorer les gens de lettres et les artistes, soit enfin par le charme toujours piquant d'une conversation éclairée et philosophique, dans laquelle tu savais entremêler, avec une grâce particulière, les souvenirs des hommes du premier ordre en tout genre, que tu avais daigné admettre près de toi.

Le célèbre colonel La Harpe développa tellement ton goût naturel pour l'étude, qu'un seul genre ne suffisait pas à ton imagination. Tu fis preuve d'un esprit judicieux, et dédaignas le fatras pompeux d'une vaine érudition. Tu détestais la tyrannie, *qui met son vouloir à la place de tous les droits*. Aussi ne te bornais-tu pas aux soins du présent, tu voulus préparer des moyens durables de félicité publique ; tu favorisas, de tout ton pouvoir, les progrès des lumières et les heureux effets de la civilisation, dans les vastes contrées où s'étendait ta puissance. Tu créas, perfectionnas ou protégeas de nombreux établissemens littéraires et toutes les entreprises de l'industrie, et tu accueillis les savans, les écrivains distingués. Le penchant que tu avais pour les beaux-arts devint pour toi une véritable passion ; après *ton second retour de France*, tu t'occupas plus que jamais d'encourager et de protéger, avec autant de générosité que de discernement, tous ceux qui les cultivaient.

O mon fils ! tu gouvernas avec tant d'ordre, de douceur et de prudence, que tu réparas des pertes inévitables, pertes occasionées dans des tems désastrueux ; tu parvins même à soulager tes peuples et à remplir ton trésor.

Le jour où, prenant en main les rênes de l'empire, à la suite d'un événement aussi déplorable qu'il était imprévu, tu signalas par de grands actes de bienfaisance ton avènement au trône des czars, tu fis oublier bien des maux, et cherchas à réparer les fautes qu'avait commises ton prédécesseur. Alexandre, *tu sus demeurer impassible au milieu de l'incendie général.* Bientôt la voix publique s'éleva contre les vrais coupables.... Et pourtant, « ô religion de paix, vous n'avez pas dicté aux » humains des préceptes de haine et de discordes ; » vous leur avez seulement enseigné l'amour de leurs » semblables. »

Ton ambition, ô mon fils ! fut d'accord avec l'humanité ; tu favorisas la propagation des lumières, l'abolition graduelle de l'esclavage. C'est là qu'on peut voir le triomphe de la volonté et de la constance sur toute espèce d'obstacle. Tes premiers pas furent sages, et tes premières mesures annoncèrent un ami de la paix. « *Le » ciel soumit l'homme à la loi, et ne le soumit ja» mais qu'à elle ;* aussi, tu ordonnas : que dans les » affaires criminelles, l'unanimité d'opinions, parmi les » juges, serait indispensable pour condamner à mort. » Alexandre, tu fus juste et humain.

Lorsqu'à de grands talens on joint de si grandes vertus, on est sûr, non-seulement de l'admiration mais encore de la vénération de ses contemporains.

On ne peut parler qu'avec enthousiasme de ton caractère, de ton courage militaire, de ton amour pour le travail, de la simplicité de tes mœurs, de ta tempérance, de ta sollicitude pour l'humanité. Si quelques mesures sévères ont pu être remarquées dans les dernières années de ton règne, c'est à des courtisans *perfides conseillers* qu'il faut les attribuer.

Tu donnas au gouvernement russe, *absolu jusqu'alors*, plus d'énergie, et surtout une influence plus étendue. Bientôt, tu allais concourir avec tes armes, à élever au plus haut point de grandeur, ton pouvoir et les futures destinées de tes peuples.

Déjà tu avais cru devoir renoncer à la grande maîtrise de Malte, possédée par ton père; ce titre, vain selon toi, pouvait exciter sourdement et inutilement la jalousie des princes catholiques. En effet, affectant la plus parfaite tolérance tu devenais l'ame de tes états, ta grandeur personnelle y tenait lieu d'institutions. En te montrant affable, généreux et caressant, l'idée d'établir un jour sur des bases solides la prépondérance et peut-être plus tôt la domination de la Russie sur l'Europe et sur l'Asie; *favorisait mon système politique;* tu pouvais l'adopter, Alexandre!!! et dès-lors mon ombre aurait vu avec intérêt la croix grecque s'élever à la place du croissant, et l'un de mes petit-fils relever l'empire de Trébizonde!!!

Depuis ton glorieux avènement au trône des czars, les relations de paix entre la Russie et la France s'étaient maintenues. Mais bientôt l'homme extraordinaire qui gouvernait militairement une république crut avoir à se plaindre, dans une circonstance, du cabinet de St.-Pétersbourg. Des explications très-vives eurent lieu entre M. de Mar-

koff et Napoléon le redoutable : la rupture fut enfin décidée. Divers souverains signèrent avec toi un traité d'alliance offensive et défensive contre l'ennemi commun. A l'instant même où se formait cette redoutable coalition, ce nouveau César plaçait sur sa tête la couronne de fer d'Italie; *c'était*, disait-il, *une colonne destinée à soutenir celles des rois de l'Europe, qui lui semblaient chanceler.*

A toi seul, Alexandre, appartenait le droit de décider si la paix du monde devait être troublée au Nord. J'avoue que, depuis le partage de la Pologne, la balance politique de l'Europe s'était brisée entre tes mains ; il semble que le chef du gouvernement français redoutait peu l'influence du cabinet de Berlin, et nommait ses régulateurs *ou timides ou intéressés*. Ici dut commencer une alliance réciproque entre tous les princes européens; on voulut renverser ce colosse si imposant; alors il fallait nécessairement réunir pour le combattre et le vaincre toutes les forces de l'Orient pour les opposer à celles de l'Occident. On marchanda ton secours : tous les anciens sujets de rivalité, de défiance et d'inimitié disparurent devant une division nouvelle, division dont les tristes résultats devaient ensanglanter pour longtems la malheureuse Europe.

« Les gouvernemens faibles, méticuleux, timides dans » leur tyrannie, offrent plus d'un exemple de ces ridi- » cules transactions, de ces misérables ruses. Ils sont, » comme dit un écrivain éloquent (M. le duc de Saint- » Simon) *toujours dans les sapes.* » Quand la guerre est nationale, chaque soldat la fait d'enthousiasme : c'est ce qui arriva. Aussi, jamais une activité plus prodigieuse ne

fut déployée par la France, et bientôt les fiers Germains succombèrent sous les coups du belliqueux Napoléon, et n'opposèrent à ses armes qu'une faible résistance.

Ton premier adversaire, ô mon fils! fut ce grand régulateur de l'Europe. Ce prodigieux géant osait élever ses prétentions non loin de ton empire : « *du Rhin au Niémen, l'espace, selon lui, serait bientôt franchi.* » Il existait alors si peu d'accord entre les hautes puissances, que l'on vit Frédéric-Guillaume III hésitant à ouvrir un passage sur son territoire à tes invincibles armées. Tu ne t'étais point trompé dans les craintes que tu avais conçues sur Napoléon : il triomphait de nouveau de l'Autriche ; maître de Vienne, ce conquérant superbe remporte bientôt à Austerlitz cette mémorable bataille. Là tu observas que le ministre d'une puissance vaincue avait su se tourner habilement vers le vainqueur, et finir par signer avec lui le partage des fruits de la victoire.....

L'exemple, plus encore que les préceptes, fut pour toi un avis constant de la nécessité de frapper de grands coups. Aussi, rendu à la vérité, et convaincu de l'immensité des desseins du réformateur français, dont le rôle inquiet, turbulent et défavorable aux destinées de la Prusse, tâchait encore d'amener à la persuasion le cabinet de St.-Pétersbourg. Il lui importait de convaincre l'empereur d'un si vaste empire ; mais un prince tel qu'Alexandre ne pouvait demeurer convaincu, encore moins réaliser ses vues, et se conduire enfin d'après sa politique.

Certes, le succès infaillible de la grande, de la généreuse entreprise qui t'animait, pouvait tourner à la gloire de

l'Europe, à celle de l'un de tes alliés, et à la tienne particulièrement ; mais les événemens renversèrent tes projets de grandeur. Alors tu portas tes regards vers ce triste Berlin ; là tu voyais des fils, des frères, des neveux s'animer et redoubler d'efforts et de zèle, pour soutenir le monarque et la monarchie d'un père tendre, d'un frère vertueux, d'un ami fidèle. Alexandre, en t'engageant à défendre ce nouveau Frédéric, tu obtenais déjà ta récompense, en t'occupant du bonheur de ceux qui devaient te survivre.....

Déjà les armées russes ont reçu l'ordre de se hâter de retrograder et de prendre position derrière la Vistule. Le mécontentement de Napoléon éclate enfin contre cet ancien allié de la France, « *Quoi! il n'oserait faire la » paix ou la guerre,* sans consulter Alexandre. Je le » forcerai à rompre ses traités avec l'Angleterre, à s'em- » parer du Hanovre; bien plus, je saurai le contraindre à » recevoir des garnisons dans ses places fortes. » Il dit, et bientôt ce foudre de guerre apparaît à Iéna... Le roi de Prusse désirait la paix; mais bientôt, entraîné par un mouvement général, son armée s'avance, il menace son redoutable ennemi. Mais un ange, sous la figure d'une femme céleste, brillante de grâces et d'attraits, revêt un habit de guerre. Louise ne peut séparer sa cause de celle de son époux. Un moment cette héroïne, animée du plus noble courage et d'une ardeur guerrière, veut soutenir l'intégrité de l'héritage du grand Frédéric, c'est celui de ses fils! Elle apparaît sur les champs de bataille comme une autre Marie-Thérèse, et bravant la puissance de l'invincible Mars. Ce dieu de la foudre, renverse en un ins-

tant l'édifice que le roi philosophe avait passé sa longue vie à élever. Déjà Napoléon a vaincu au champ d'Iéna, il est à Pultuk, où il force ses ennemis à livrer la bataille d'Eylau. La fortune s'attache de nouveau au char des Français; le vainqueur irrité veut dénaturer, diviser la Prusse. Ta protection, ô mon fils! en impose au maître de l'Europe. La paix, un moment, vient ralentir ces opérations, et semble vouloir éteindre les flambeaux de la Discorde, et refermer le temple de Janus.... Mais bientôt le présent dormira dans le silence, dans l'oubli profond où dort le passé. Bientôt s'évanouiront, pour les peuples, toutes les différences qu'ils mettent entre les menaces et les faveurs, entre la gloire des succès et la honte des revers... Malheureusement pour les rois et les sujets la guerre fut encore déclarée.

Le chef de l'empire français, éclairé de nouveau par le soleil d'Austerlitz, ne put supporter l'idée de voir attaquer sa puissance dans ton opinion et dans celle de l'Allemagne. « Ah! messieurs les Prussiens, disait-il » hautement, vous osez lever devant moi l'étendard de » l'indépendance, vous osez vous révolter contre ma po- » litique; je rendrai votre pays si pauvre, que je ne veux » y laisser que du fer. » A cet appel, on voit les armées russes et prussiennes combinées, exécuter les plus savantes manœuvres; Napoléon les contraint à se déployer à Friedland, où elles furent défaites entièrement, et rejetées, avec une perte considérable, même au-delà du Niémen. C'est ici, mon fils, que quelques jours après, eut lieu, sur ce même fleuve, ta célèbre entrevue avec ce conquérant; il sut gagner ta confiance, ô le

meilleur des hommes! Cependant, tu lui fis apercevoir avec autant de modestie que de fermeté, que les souverains, tes alliés, ne voulaient uniquement entamer avec lui que des préliminaires de la paix ; qu'à la vérité, lui, Napoléon, devait savoir qu'une bonne action engage ordinairement dans une seconde, et qu'une mauvaise précipite ordinairement dans beaucoup d'autres ; « il en est de même dans la route de la fortune, reprit cet homme étonnant, un grand succès conduit à un autre, » — « et un fâcheux accident entraîne à un second, ajoutas tu en souriant ; » oui, mon fils, les événemens ont des liaisons intimes entr'eux : voilà peut-être ce que le commun des hommes appelle bonheur et malheur.

Mais quand des souverains tels qu'Alexandre et Napoléon se disputaient les trônes de l'Europe, on devait voir que, malgré le fameux traité de Tilsitt et la foi jurée d'une éternelle alliance, aux dépens de la Prusse, de la Suède, et *voire* même de la Turquie ; cette puissance colossale, *qui ne pouvait plus avoir d'amis ni de rivaux*, devait nécessairement réveiller bientôt le cabinet de Saint-Pétersbourg. Tu ne pus te dissimuler, ô mon fils, que l'empereur de la grande nation n'eût conçu le vaste projet de rester seul autocrate du monde, d'écraser la Russie et de se rendre maître de la Pologne... Cependant, s'il est quelque chose d'étonnant, c'est que cette même Pologne se soit maintenue avec un roi électif pendant tant de siècles. L'intégrité soutenue du système féodal a dû, comme conséquence, lui attirer ses malheurs ; ce système n'a jamais convenu qu'à l'enfance des sociétés naissantes ; toujours, mon fils, il a produit l'anarchie comme consé-

quence, et le démembrement comme dernier résultat. A Catherine II appartenait le droit de l'opérer! Je ne voulus céder ni aux avis du ciel, ni aux terreurs superstitieuses du tems, non plus qu'à la voix de ma conscience. Ma politique l'avait ainsi prononcé : c'était à toi, Alexandre, à venir remplacer ce Poniastowki; mais non à l'heureux conquérant, bouleversant les états : il devait nécessairement finir, ce Preux, par être bouleversé lui-même.

Réveillé encore une fois par le toscin de l'Europe, de cette Europe épouvantée du bombardement de Copenhague, sans déclaration de guerre, et de l'incendie de la flotte danoise, toute relation avec l'Angleterre devait nécessairement se rompre;..... telle fut ton auguste volonté. En effet, la Suède n'ayant pas voulu séparer ses intérêts de ceux de cette puissance, perdit la Finlande, qu'une de tes armées vint lui ravir. C'est à Erfurt que l'ascendant de l'étoile de Napoléon prévalut encore sur la tienne; c'est à Erfurt que tu convins, avec ce génie du premier ordre, du maintien du blocus continental. C'était forcer la Grande-Bretagne à consentir à une paix fondée sur des bases solides. Bientôt les rois des mers, alarmés des menaces du grand aigle, soulevèrent encore contre lui les belliqueux Germains. Les soldats de l'Autriche succombèrent de nouveau dans les champs de Wagram : cette puissance s'était précipitée elle-même; elle y poussa facilement la Prusse; et pourtant le vainqueur français se montra généreux : il offrit encore la paix; enfin, elle fut conclue à Vienne.

De retour dans tes états, tu sus bientôt que Napoléon était blessé de l'attitude indépendante que reprenait cha-

que jour la Russie. Alexandre, tu poursuivais de vastes desseins, dont tu te promettais de recueillir la gloire! Souvent tu te disais: Tout ce qui occupe la scène du monde n'y brille qu'un instant; ce qui vit aujourd'hui, demain ne sera plus! Mais un monarque doit toujours veiller pour l'intérêt de ses peuples, et ne s'endormir que du sommeil de la mort. Mon fils! tu commandas à ton cœur, comme le fait un bon roi envers ses sujets! Tu remarquas l'élévation gigantesque d'un trône dominant du sud et de l'ouest de l'Europe; Napoléon, couronné des mains de la victoire, s'apprêtant déjà à dominer le Septentrion par sa position menaçante! Tu fis tout à propos, ô mon fils! et tu agis prudemment avec autant de célérité que les imprudens se déterminent. « Il est tems, » dis-tu, de me montrer czar de Russie, de commander » à l'aigle européen, ou de le précipiter dans l'abîme!... » et cependant je voudrais le sauver!.... » Le système continental que tu fus contraint d'adopter était réellement contraire aux véritables intérêts de ton empire: tu devais chercher, dans l'intérêt de tes peuples, à faire intervenir quelques modifications pour en détruire l'efficacité; tu le fis. Ton rival alors ne te semblait plus aussi redoutable; tu le voyais s'enivrer d'ambition par son alliance avec l'Autriche. La fille des Césars avait donné la main au protecteur de la confédération germanique, et l'illustre et infortunée Marie-Louise allait devenir chère aux Français, et comme nièce de l'auguste Marie-Antoinette, et comme un gage assuré d'une longue trève avec la maison de Lorraine; et pourtant, ce qui reportait son époux au faîte de la gloire devait l'en faire descendre......

Cet homme si fameux soutenait alors la guerre la plus fatale, la plus impolitique avec l'Espagne. En prévoyant la chute éloignée de ce moteur universel, tu profitas habilement de l'occupation du duché d'Oldembourg pour te plaindre, et tu finis par refuser de confisquer ce qui dès-lors ne te parut point confiscable. Il fut ordonné que les produits des manufactures anglaises seraient reçues dans les ports de Russie. Les exemples, ô mon fils! corrigent bien mieux que les représentations. Mais l'homme à qui le continent était presque soumis ne put souffrir le parallèle de sa conduite avec la tienne; il jura de se venger!....

Funeste empire des passions! que de mal tu fais dans le cœur de l'homme! L'entraîner à sa perte, désoler ses amis, rendre malheureux tous ceux qui l'approchent, voilà tes fruits les plus ordinaires. En effet, celui qui semait à dessein la discorde parmi les grands de son empire (*leur accord l'eût inquiété*) déclara la guerre pour soutenir l'honneur français, qu'il disait outragé; ce n'était en effet que pour forcer la Prusse à devenir auxiliaire de la France, et à suivre la fortune de l'illustre César.

Pourtant il n'avait pu se dissimuler que, sans le concours de la Turquie, de la Suède, ta puissance était inattaquable. « Il était digne de lui, il était digne de la nation qu'il commandait de faire marcher toutes les puissances, toutes les religions de l'Europe à l'accomplissement de ses vastes desseins. »

Il était digne de toi aussi, auguste descendant de ce fameux Pierre Alexiowitz (1), de ce rival de gloire de

(1) Pierre-le-Grand, au siége d'Azoph, qu'il prit sur les Turcs, avant

Charles XII, de venir vaincre et humilier celui qui, tranchant toutes les difficultés diplomatiques avec l'épée des braves, se vantait qu'une seule victoire sur le Niémen lui assurerait à jamais ton redoutable empire.

La perte du sultan Sélim, qu'une révolution avait précipité du trône de Byzance, et avec lui l'espoir de créer enfin chez les Turcs une armée régulière, sur laquelle le chef de l'empire français pût s'appuyer au besoin, vint apprendre au nouvel Annibal, *qu'un grand chêne pouvait tomber!* qu'un événement extraordinaire pouvait le reporter subitement d'Orient en Occident; qu'enfin sa gloire, son immense héritage, ne seraient bientôt plus pour lui qu'une tradition incomplète et fugitive.

Cependant la marche de Napoléon devint une suite de triomphes de Paris à Dresde. L'archiduchesse Marie-Louise était à ses côtés. Il disait : que « cette dernière guerre devait affranchir la Pologne, et repousser dans leurs déserts les cosaques du Don, qui menaçaient d'envahir l'Europe. » Secrètement, le valeureux capitaine espérait encore te vaincre, ô mon fils! Tu ne pouvais reculer à l'aspect de cette brillante armée ; ton noble courage s'enflamme; tu te rappelles encore cette fois les exploits glorieux de Pierre-le-Grand; tu comptes ses campagnes; son ombre auguste te promet d'imposer la paix, et non de l'implorer.

senti la nécessité d'avoir une marine, envoya une ambassade en Hollande, et se mit à la suite, *incognito*, pour aller apprendre la construction des vaisseaux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire sur le rôle des charpentiers de l'amirauté, sous le nom de Pierre Michaëlof, et alla travailler dans le village de Saardam, où l'on construit des navires. On l'appelait communément Maître-Pierre (*Peterbas*).

Ton ennemi apparaît sur la Vistule; il sait déjà qu'il ne peut te dicter des conditions de paix; qu'il ne doit l'attendre que de la guerre. La guerre! les ténèbres viendront dissiper ce charme dont il cherche encore à se repaître. Ah! bientôt quelques cris de désolation, perdus au loin, se feront entendre d'espace en espace: l'heure du désespoir pourrait enfin sonner.

Il faut rendre justice à Frédéric-Guillaume, ce roi ne put oublier mon illustre fils; il ne put oublier son ami le plus généreux; il t'offrit ses magasins, il s'offrit lui-même à la tête de tous ses sujets, si l'armée russe pouvait s'avancer dans la Silésie. Cette proposition, faite par un souverain qui connaissait l'art de la guerre, devait te flatter; mais la politique de Napoléon, l'enveloppant d'un filet mystérieux et invisible, il ne put rien oser.

Tu haranguas tes troupes avec cette simplicité et cette modestie qui te sont naturelles; tu mis ton peuple sous la protection du Dieu des armées, et marchas courageusement au-devant des aigles victorieuses; on vit cet homme unique, qui s'était aliéné les peuples par ses conquêtes, et la foule des rois par son incurable ambition, franchir le Niémen, se préparer une victoire, et arriver spontanément à Wilna!

Déjà, mon fils, tu ne te trouvais plus disposé à accepter les gouvernemens de la Valachie, de la Moldavie, de la Bulgarie, que l'on t'offrait de conquérir; tu te disais: « Je suis homme, et par conséquent je dois mourir. *Qui achèvera après moi ce que j'ai commencé*, et conservera ce que j'ai trouvé? » Sous ton auguste règne, l'empire colossal de Russie a dû étendre son om-

brage bienfaisant sur tes anciens et nouveaux états. Les rameaux de la prospérité publique ne pourront cesser de les couvrir à jamais de leur ombre.

Mieux vaut mourir l'épée à la main, que de succomber avec opprobre. Tel est le cri général reporté par les échos, et qui bientôt fut entendu sur la ligne de Moscow. Déjà la terreur est générale à Smolensk ; tout fuit ; la ville n'offrirait-elle que des ruines ? Elle est en feu ! les troupes effrayées s'échappent en désordre et se replient sur elles-mêmes. Un noble désespoir va préparer un acte d'un courageux et sublime dévouement ; la ville sainte (1) fut livrée aux flammes ; ses propres habitans y virent un moyen de salut. La rivière de la Moskowa semblait un volcan entr'ouvert ; elle suportait de riches débris qui se perdaient dans le Wolga ; le vaste quartier du Kremlin, demeure ordinaire des souverains de Russie, ces coupoles dorées, ces tours élevées et singulières, tout est en feu. A peine peut-on distinguer, au milieu des plus horribles tourbillons, si ce palais des czars qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Cazan, d'Astracan et de Sibérie, est encore debout ; si l'église de St.-Michel est préservée de l'incendie général. Là, était le tombeau des czars. O mon fils !... Deviendra-t-il le tien ? hélas !

Épuisés par des batailles sanglantes, par des marches pénibles, les courageux soldats de l'un et de l'autre parti, succombaient en masse ; une cruelle agonie prolongeait

---

(1) *Moscow* fut fondé en 1156, par Georges, fils de Wladimir II. Alexandre son successeur, choisit cette ville pour la capitale de ses états ; et *Daniel* qui prit le titre de grand-duc de Russie, y fit bâtir le Kremlin, vers l'an 1300.

parfois leurs affreuses souffrances; leurs ames séparées de leurs corps s'élevaient vers le ciel couvert à-la-fois de nuages et d'une épaisse fumée.

C'en est fait; l'heure arrive, et je vois dans les airs
Des volontés des cieux les messagers divers.
L'aigle effrayé descend de sa cime déserte,
Du soleil presque éteint il déplore la perte;
L'arbre élevé s'émeut sans le secours des vents,
Et le Kremlin s'ébranle en sourds frémissemens.

J'entends gémir.... c'était la voix de Napoléon; bientôt il vole au secours des mourans et des blessés; mais il ne rencontre sur ces terres bouleversées que des cendres, une horrible disette, et la perspective du plus funeste avenir. Dans ce cruel moment il eût voulu, à tout prix, que le Russe demandât la paix. « La paix! s'écrie Alexandre! la paix, il ne l'aura jamais! » Il dit, et attaque ce colosse dont le pouvoir immense semblait menacer les cieux.

Le Caton russe, car je te nomme ainsi, mon fils, long-tems incertain sur le sort de l'Europe, montra cette inquiétude pénible qui tourmente les hommes supérieurs, jusqu'à ce que des occupations guerrières, dignes de toi, s'offrent en foule et te préparent des moissons de lauriers.

Dans cette crise terrible, d'où dépendait la sûreté et la sécurité de tes états, ta politique et les intérêts de ton peuple devinrent l'unique objet de tes méditations et de tes études. Napoléon se croyant toujours invincible au milieu de ses légions d'élite, espérait encore que tu fléchirais devant l'approche d'une si menaçante invasion. Il crut qu'une mâle résistance à l'opposition que tu fis

de répondre à ses vœux, était l'aliment des grands courages. « Dès-lors il perdit du tems à réfléchir sur le cadavre de Moscow. » A l'exemple du célèbre Marius, il eut dû pleurer, non sur les ruines de la ville sainte, mais sur les maux de sa patrie, sur la perte de cette brillante et courageuse armée, sur les malheurs incalculables que lui préparait encore le destin. « Déjà l'hiver apparaissait » avec ses rigueurs, déjà une foule de braves avaient succombé dans plusieurs combats avec une intrépidité sans » exemple. L'heure des angoisses de la retraite était sonnée, mais pouvait-elle s'opérer au milieu des neiges et » pendant le froid le plus épouvantable (1). » Tu fus bien généreux, Alexandre; car tu dis en apprenant l'horrible désastre de Moscou, et la détresse des malheureux Français : « Sauvez-les tous, s'il se peut, de l'abîme, des déserts; tout est perdu pour ces bons et valeureux militaires, *fors l'honneur national* qu'ils ont su conserver dans son intégrité. Tu fuis, Napoléon, loin de ces champs de carnage et de mort; va, le soleil d'Austerlitz, autrefois si brillant pour toi, vient de s'obscurcir sur les bords de la Bérézina. Comment pouvait-il te protéger? Non, il ne t'éclairera plus. « Ainsi raisonnais-tu, Alexandre, et bientôt tu te rends à Varsovie au milieu de ton armée. Là, tu publies un manifeste où tu appelles aux armes tous les peuples et tous les rois contre l'ennemi commun; et pourtant tu disais, en parlant de ce grand homme : « Il n'y avait pas d'espoir qu'il ne pût flatter, » exciter, rassasier. » Ton appel fut entendu; la

---

(1) M. de Ségur, *Campagne de Russie.*

politique de la Prusse lui commanda sa défection.... le destin fit le reste.

Sûr de vaincre cette immense coalition, Napoléon, ce maître absolu de son siècle, s'y prépara. Il était parvenu à la plus éminente dignité à laquelle un homme puisse monter, il voulait plus encore: il crut que le czar de toutes les Russies sacrifierait sans peine son ressentiment, en calculant que tous les efforts humains ne pourraient rien, si l'on prétendait lui imposer des lois, ou morceler la France. Ses derniers efforts furent immenses et commandèrent l'admiration générale; aussi disait-il avec une espèce de satisfaction: « Mon expédition sur » les bords de la Bérézina ne ressemble nullement à » celle de saint Louis en Afrique. Mon étoile doit me » guider non loin de l'Oder; la gloire m'y appelle! J'ai » une ample moisson de lauriers à cueillir dans cette » dernière et mémorable campagne. Aussi un atôme ne » saurait ni m'effrayer ni m'abattre, et encore moins » me vaincre!... » Il dit: en effet il apparut au milieu de la Saxe comme un foudre de guerre. Dresde ouvre ses portes à la suite des batailles de Lutzen et de Bautzen. Là fut le terme des prospérités de l'homme étonnant qui commandait la fortune; il l'avait enfin lassée cette fortune inconstante. On commença dès-lors à voir multiplier ses revers. Tu observas judicieusement, ô mon fils, que toutes ces alliances, contractées par la crainte et par l'intérêt, finiraient par être dissoutes du moment même où la politique le commanderait. Les défections se multiplièrent sur tous les points, et le nouveau Darius acquit bientôt la triste certitude qu'il ne pouvait plus

compter sur sa nouvelle famille de rois. Cependant, l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, en devenant mère d'un fils, réalisait les rêves ambitieux du célèbre potentat! Un moment il put croire devenir l'autocrate du monde;... déjà la Renommée avait répandu le bruit qu'il aspirait à l'honneur de ceindre la double tiare! Ainsi furent trompées les espérances de ce chef audacieux, maître absolu des plus belles et des plus courageuses armées d'Occident, de ces armées composées de l'élite des plus vaillans, des plus intrépides soldats du monde, et gouvernant suivant ses volontés le plus brave, le meilleur et le plus doux des peuples.

C'est à Leipsick, où tu commandais en personne, que fut livrée cette bataille sanglante qui décida du sort de Napoléon et de celui de la France. Par une fatalité inconcevable, lui qui n'aurait jamais dû oublier le précepte et l'exemple « de ne jamais entreprendre sur deux points, mais sur un seul et toujours en masse, » refusa encore la paix que tu venais lui offrir au nom de toutes les puisssances. Cet homme du destin fut alors entraîné par son inconcevable sort; et pourtant il pouvait encore conserver les limites du Rhin pour borner son empire! Sans doute il croyait à la possibilité de partager l'Europe en deux empires, et, dans un moment d'exaltation (*se reposant sur Vienne*), il préféra reporter le théâtre de la guerre dans les plaines de la Champagne.

Tu le suivis, Alexandre, et, d'accord avec l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, tu publiais cette fameuse déclaration qui garantissait l'indépendance de l'Helvétie. Dans ce moment la chute de Napoléon au sein de ses

états paraissait encore un problème; encore quelques jours, et elle deviendra une leçon pour les rois.

« L'affection des peuples et la force des institutions nationales sont le plus ferme appui des trônes ; la fortune matérielle ne suffit point pour soutenir un gouvernement abandonné de la force morale. »

De concert avec tes alliés, tu marches vers ce Paris, objet d'admiration et de *convoitise*. Ton entrée dans cette capitale à la suite d'immortels combats fut pour toi un véritable triomphe. Semblable au premier Alexandre, tu fus grand, tu fus généreux, tu fus indulgent. Mais, dédaignant de profiter de la dépouille du vaincu, tu sus prouver, dans cette mémorable circonstance, que ton unique ambition se bornait à l'estime des Français, en offrant la couronne au *plus digne* (1). Tu te couvris de gloire dans cette circonstance. Ta présence enchaîna toutes les ambitions, commanda à tous le respect et l'amour, et força au silence les nombreux soutiens du parti qui dominait encore ! Cependant, ô mon fils ! tu fus navré de douleur; on chercha à vouloir t'accuser d'une feinte modestie, et pourtant la nation que tu venais conquérir ne pouvait avoir de plus solide appui; tu ne cessas de t'opposer aux usurpations et à l'arbitraire. Aussi, en rappelant tes exploits glorieux, c'est marquer tout l'attachement et la vénération que les habitans de la première capitale du monde avaient pour toi. On savait que ton noble désintéressement t'avait fait refuser les plus vastes concessions ; elles te furent offertes par le

(1) Sa Majesté Louis XVIII, fit son entrée à Paris le 3 mai 1814.

conseil des rois. Aussi l'immense majorité des vrais Français se porta sur tes pas; on admirait la figure céleste du plus généreux des hommes. On eut rarement l'occasion de rendre de si grands honneurs à un guerrier; mais le vainqueur de Napoléon fut un autre Alexandre. Ton triomphe eût été plus beau encore, s'il t'avait été décerné au milieu d'une profonde paix; mais des étrangers foulant le sol français ne pouvaient être accueillis par des braves; par ces braves qui depuis vingt-cinq années prodiguaient leur sang au champ d'honneur pour sauver leur patrie.

Ta conduite généreuse envers les princes de l'auguste famille de Bourbon te valut la reconnaissance de la nation entière. Tu compris le premier quel était le vœu des Français; tu le secondas. Alexandre, Paris te doit sa conservation. En donnant de véritables éloges à la bravoure et à l'excellente tenue de la garde nationale, c'était sanctionner le vœu général; cette garde avait rempli, aux diverses phases de la révolution française, de périlleuses missions.

Alexandre, tu fus toujours ennemi de toute violence; tu combattis avec énergie les mesures trop fortes que les alliés voulaient prendre, et même tu défendis la cause de la nation française devant un auguste tribunal. Ton éloquence persuasive et ta modération sauvèrent le trône des fils du valeureux Henri; tu gagnas la plus juste des causes, et les provocateurs des mesures violentes perdirent leur crédit, peut-être même ton estime...

Aussi t'étais-tu écrié, le jour de ton entrée à Paris, « *ô glorieuse* matinée! O bon peuple Français!

» le fils de Pierre-le-Grand vient vous sauver (1); ne » voyez en lui qu'un libérateur, un ami : Français » magnanimes, que des malheurs inouis n'ont pu abat- » tre, vous avez recouvré vos droits que le plus cruel ar- » bitraire, que le plus cruel despotisme n'avaient pu vous » faire perdre. » Telles furent tes paroles, ô mon fils!

Peut-être la haine de ceux qui s'étaient montrés les amis du monarque déchu, tant qu'il fut heureux, avait-elle noirci le portrait de Napoléon aux yeux d'Alexandre, et inventé sur son compte ces fables vulgaires, dont l'histoire a tant de peine à dégager la vérité.

Aussi ne dédaignas-tu point de visiter l'épouse abandonnée de ce grand capitaine; tu apparus aux yeux de la douce, de l'intéressante Joséphine, comme le génie de la paix sous les traits de Minerve. Babylone était soumise; Darius vaincu. Joséphine éplorée redoutait son vainqueur. « Rien pour moi, dit-elle, en te recevant à la Malmaison; mais tout pour mon époux! protège les Français! » Elle dit, et s'évanouit aux pieds de l'empereur. Il fut grand! il fut sublime! il fut inimitable cet Alexandre! il oublia les fautes de Bonaparte, de ce Bonaparte surnommé par les Russes le fléau de Dieu, et le destructeur de Moscow. Cet ennemi était terrassé, mais il restait environné de la splendeur de son nom et du souvenir de ses actions passées. Tu lui pardonnas, ô mon fils! tu fis plus, tu lui fis obtenir des conditions favorables et la souveraineté de l'île d'Elbe en toute propriété. Tu voulus voir par toi-même ce brave des

(1) Sans l'empereur Alexandre, Paris eût payé à lui seul une énorme contribution. Bien plus, la France devait éprouver le sort malheureux de la Pologne; sa générosité s'y opposa.

braves, celui qui concourut à sauver l'armée française sur les bords glacés de la Bérézina. De même, en visitant, dans leurs plus petits détails, tous les établissemens de la capitale; tu recueillis avec soin dans l'administration, les sciences et les arts, tout ce qu'il te parut utile de transporter et de naturaliser dans tes états. Tu finis par t'apercevoir que la présence des diverses nations dans Paris donnait à cette grande ville une teinte de tristesse: « *Heureux ceux qui » n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et » qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !* » En te rappelant, par tradition, les fureurs de la ligue, tu répétais avec ce célèbre orateur (1) : « *La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors... Était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois?... ou bien était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis.* »

Il apparut enfin, ce monarque désiré! Tu montras, ô mon fils, la plus profonde vénération pour un prince si digne de respect, et tu signas le premier, d'accord avec les puissances alliées, ce traité de paix du *trente mai mil huit cent quatorze*, laissant la capitale et les provinces dans l'admiration de tes hautes vertus. Les nobles français, *vaincus sans honte*, dont la force, la gloire et les malheurs t'intéressèrent au point de dire au Nestor des rois de l'Europe : « *Æquitate, non aculeo.* » Alexandre, tu ne pouvais point redouter le jugement des hommes; « aussi que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres: sa

(1) Bossuet.

miséricorde est bien grande, et sa bonté est infinie. »

Qui plus que toi, ô le meilleur des souverains! méritait de laisser en France de profonds souvenirs? *O le plus grand! ô le plus modeste des héros! nos cœurs et nos bras sont à lui.* Telles furent les acclamations unanimes qui s'élevèrent autour de toi. Ces cris d'amour retentirent jusqu'au sein de ta capitale. Lors de ton retour dans tes états, après la plus glorieuse des campagnes, les nobles, les sénateurs, tous, sans distinction, embellirent ta marche triomphale; tu fus nommé, à l'unanimité, le *Béni,* titre que le sénat prétendait te décerner. Cependant tu le refusas avec une modestie dont bien peu de monarques sont capables.

Déjà surpassant Pierre Ier, tu recréas tes états en établissant une législation en faveur des paysans et des propriétaires libres. Depuis plusieurs années tu avais réprimé les prétentions exagérées des grands, en leur conservant néanmoins dans le gouvernement les premières dignités. Tu les invitais à modérer leur pouvoir sur leurs esclaves; tu appelais les arts, encourageais le commerce et l'industrie, tu avais en un mot fondé une nouvelle Russie. « Tu voulais clore la série des czars; tu allais enfin commencer celles des rois magnanimes. »

Les circonstances te présentèrent bientôt l'occasion de faire valoir tes sublimes connaissances; l'incendie de la ville religieuse avait laissé des traces profondes dans ta mémoire; mais cette Rome asiatique était sur le point de sortir de ses ruines, et de rappeler ses cinq cent mille habitans fugitifs, emportant leurs *dieux lares.* Bientôt cette ancienne capitale de la Russie apparut à tes regards

réédifiée, rayonnante, comme un météore éblouissant qui charme la vue et flatte à un si haut degré l'orgueil des grands; mais tu étais du petit nombre de ceux qui font le bien à la dérobée, et rougissent d'être connus. La nouvelle Moscow te doit sa pompeuse restauration (1); tu aurais voulu en dérober la connaissance à tes peuples, et diriger la reconnaissance nationale vers les grands de l'état.

Au milieu des soins que tu prodiguais au gouvernement de toutes les Russies, ton ame était souvent affligée par les pensées les plus douloureuses; tu craignais de perdre en peu d'instans le fruit de quinze années de peines. Cette crainte te causait l'agitation la plus violente.

---

(1) Moscow est construit au milieu d'une vaste plaine, sur la rivière de la Moskwa, qui se jette dans le Wolga. Cette ville n'était, au treizième siècle, qu'un assemblage de cabanes. Les maisons, presque toutes en bois, étaient sans meubles; presque toutes les tables à manger sans linge; les rues n'étaient point pavées. Elles ne le furent que par les soins de Pierre Ier, qui orna et enrichit cette ville par des présens et des manufactures. Ce fut Théodore ou Fœdor, son frère aîné, qui commença à policer Moscow, et à y faire construire de grands édifices en pierre. Les maisons, et même les palais, étaient sans aucune architecture régulière; mais son circuit de vingt mille pas, la partie appelée *ville chinoise*, où les raretés de la Chine étaient réunies, et enfin le nombre de ses habitans, qui montait à près de cinq cent mille, faisaient de Moscow une des villes les plus considérables de l'univers. On y comptait près de quinze cents églises. Le catholicos, prince de Georgie, officiait au milieu des habitans de Moscow, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. La grosse cloche de l'église patriarchale passe pour la plus forte qu'il y ait au monde.

La situation de Moscow, entre Archangel, Pétersbourg et Narva, la rendait très-commerçante; elle était l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe. Telle est la ville qu'à l'approche des Français, des Erostrate ont incendiée. Elle fut détruite sous le règne d'Alexandre Ier; elle fut rebâtie et enrichie par les soins et la munificence du même empereur, et la nouvelle Moscow n'aura rien à envier à l'ancienne, si ce n'est ce Kremlin, cet antique monument si riche en souvenirs.

Une auguste assemblée venait de s'ouvrir : tu jugeas dans ta sagesse le moment favorable pour déclarer à tous les rois de l'Europe que « ton dessein était de placer la couronne de Pologne sur ta tète, et que dans le cas où tu éprouverais de la résistance, tu étais résolu de prendre les armes pour soutenir tes prétentions. » Les hautes puissances de l'Europe t'entendirent ! Elles souscrivirent à tout. Tu recréas ce royaume que ma politique et de justes motifs m'avaient fait partager. Je trouvai un souverain plaisir à renverser un roi que j'avais fait élire, en ruinant la fortune de Poniatowsky, en démembrant l'héritage d'Auguste II. Je sus en imposer aux nobles polonais, et pardonner à celui que mon auguste bienveillance avait élevé en 1764 au trône des Jagellons !

Déjà le congrès de Vienne touchait à sa fin ; déjà les souverains alliés étaient sur le point de se séparer pour retourner dans leurs états respectifs ; l'avenir se levait radieux à leurs regards ; et ils se fiaient à leur étoile et au tems.... Mais l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, son invasion en France vint diriger encore une fois la politique des maîtres de l'Europe, et rouvrir le temple de *Janus*.

Le protégé du destin apparaît sur les côtes de Provence ; marche sur Paris ; il est au Louvre, environné de ses soldats, de sa cour, des courtisans de Louis XVIII. Où est-il maintenant, ce roi qui, la veille, paraissait encore si puissant ? Où est-il ? En fuite ! Mais trouvera-t il un toit hospitalier ? Quel sera le lieu qu'il choisira pour son exil ? Telles furent les nouvelles qui parvinrent au milieu de ce congrès de rois. « Tous s'engagèrent, par

un acte formel, à réunir leurs forces pour faire respecter et exécuter le traité de Paris ». Un czar de Russie devait être le premier à ordonner le mouvement de son armée; aussi tu le fis, Alexandre. La providence décida pour cette fois qu'une seule bataille pouvait suffire pour renverser la fortune de l'homme le plus étonnant de son siècle. Waterloo! ô Waterloo! quels solennels souvenirs tu rappelles aux Français! O mon fils! loin du théâtre de la guerre tu fus cependant navré de douleur! et, poussant des sanglots comme si ta poitrine allait se briser, tu répétais tristement, avec le duc de Richelieu gémissant de voir enlever les chefs-d'œuvre des arts qui ornaient et enrichissaient la première capitale du monde: « *Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères* (1). »

Quoique doué d'une pensée forte et d'une ame ardente, tu croyais, Alexandre, aux révélations du très-haut! Tu te disais: La paix de l'Europe ne sera troublée qu'après ma mort. J'ai conçu et je veux faire adopter le traité d'une alliance entre tous les souverains; ce grand acte sera le sceau d'une profonde politique. Ce traité est dans l'intérêt des peuples; mais il est encore plus dans l'intérêt des rois! Tu dis, ô mon fils! et, de retour au sein de ton empire, tu t'occupas constamment d'élever la Russie au plus haut degré de splendeur et de gloire.

La grave stupidité de certains *Popes*, la molle ignorance des peuples, la silencieuse nullité des esclaves

(1) M. de Châteaubriand.

désolaient cette Russie, où tu évitais de faire sentir le poids de ton autorité. Tu te rendis si agréable au sénat délibérant, qu'il en conçut la plus haute estime et le plus vif amour pour ta personne, et qu'il saisit avec ardeur toutes les occasions de te le témoigner.

Déjà tu commençais à recueillir le fruit de tes travaux, lorsqu'un nouveau congrès t'appela au sein de la cité fondée par Charlemagne. Il s'agissait des plus grands intérêts de la France, de cette riche, de cette admirable France, gémissant sous le poids de l'occupation étrangère. C'est encore toi, Alexandre, qui daignas plaider si généreusement la cause de la nation la plus civilisée de l'Europe. Le duc de Richelieu, cet habile négociateur, ce vrai français, *sans peur et sans reproche*, fit un second appel à ton cœur généreux (1); il te soumit la

---

(1) Lors de la seconde invasion en France, en 1815, la question fut sérieusement agitée entre les puissances belligérantes, d'opérer le partage de cette monarchie. Dans un conseil secret, la carte de ce riche territoire fut mise sous les yeux des maîtres de l'Europe. Chacun d'eux fit son choix, et le morcellement fut sur le point de s'opérer. Des remarques furent apposées sur des bandes de papier de diverses couleurs; elles indiquaient les provinces et désignaient le nom des nouveaux possesseurs. Le duc de Richelieu fut vivement ému des nouveaux malheurs qui planaient sur la France; il osa faire un appel au cœur du plus brave, du plus généreux des monarques. « Eh quoi! dit-il avec force, que vont devenir ces Français et si bons et si braves? Que deviendront ces malheureux Bourbons, si le partage s'opère!!! Non, la France ne peut avoir le sort de la Pologne. Vous régnez, ô Czar! la balance politique de l'Europe est entre vos mains : à vous seul appartient de conserver l'intégrité entière d'un si beau territoire! Alexandre fixa ses regards sur le duc de Richelieu, et remarquant son visage altéré et ses paupières humides, il se contenta de lui dire : « Nous verrons, Monsieur le duc. » A peine le ministre était-il de retour à son hôtel, qu'un aide-de-camp de S. M. l'empereur Alexandre,

cause de l'armée française, de cette armée de braves fidèle à ses drapeaux. Tu l'entendis, et tu approuvas, de concert avec les hautes puissances, la libération de sa patrie. Tu fis plus! ton noble cœur s'attendrit au récit des souffrances et morales et physiques de celui que naguère tu appelais ton frère ; ton ame généreuse eût voulu mettre un terme à l'exil de Napoléon ; tu le sus malheureux au milieu des *Sarmates* policés..... Mais l'impérieuse loi de la politique européenne, dont tu ne pouvais t'écarter, l'amour de la paix continentale, le repos du monde entier, te prescrivaient des devoirs impérieux, il fallut les remplir !

A l'époque de sa rentrée dans ses états, le puissant empereur de toutes les Russies dut s'apercevoir que l'on prêtait de faux motifs à ses courageuses intentions, et pourtant ses absences étaient motivées, et ne tendaient uniquement qu'aux intérêts des Russes. Le sénat fut contraint d'en juger autrement. Tu reçus du peuple entier les marques d'une soumission que n'éprouva jamais ton père Paul I. L'homme populaire se confondit dans tous les esprits avec l'ami sincère. On te vit bientôt répondre à ces preuves glorieuses de confiance. Ta justice, ta modération au sein de la victoire, comme au milieu des conseils, ton empressement à désigner pour les emplois les nobles qui jouissaient de l'estime générale, la protection

---

vint lui remettre la carte générale de la France, où le plus grand, le plus magnanime des vainqueurs avait daigné écrire, de sa propre main, sur chacune des nuances diverses indiquant le morcellement des provinces : « *Seul hommage digne d'être offert à M. le duc de Richelieu.* »

politique que tu accordas au clergé russe (1), ta sévérité envers les jésuites (2), enfans du fameux Loyola (3)

(1) Les Russes devinrent chrétiens en 989 par le mariage de Wlodomir, duc de Kiovie, avec la sœur de l'empereur de Constantinople.

(2) Les papes sentirent de bonne heure combien cette espèce de milice pouvait leur devenir utile, s'ils parvenaient à se l'attacher. Rome alors était faible et sanglante, mais cependant respectée des nations qui la déchiraient. L'orgueil de son nom la soutenait encore. Rome est un vieux chêne étendu par terre, et dont la grandeur excite l'admiration des bûcherons même qui étaient venus *ou viendraient de nouveau* pour l'abattre!!!!!

(3) Ignace de Loyola était un gentilhomme biscaien, né et élevé dans l'ignorance qui caractérisait la noblesse de ce tems-là. Il fut blessé en 1521 au siége de Pampelune. Il eut la jambe cassée d'un éclat de pierre. Étant tombé entre les mains d'un chirurgien maladroit, qui la lui remit, mais de manière à y laisser de la difformité ; il eut la faiblesse courageuse de se la faire casser une seconde fois. Il restait encore au-dessous du genou un os trop saillant, qu'on avait négligé ou qu'on n'avait pu replacer ; il le fit scier. Après tant de peines et de douleurs, cette jambe se trouva plus courte que l'autre. Ignace se voyant condamné à rester boiteux, essaya sans succès un nouveau genre de tourment. Il se faisait tous les jours tirer la jambe avec violence, en l'assujettissant au moyen d'éclisses de fer. S'il est vrai que des bagatelles démasquent les hommes, tant d'opiniâtreté pour un si petit sujet, annonçait ce me semble, une ame vaine et fière, mais ferme, constante, capable de mépriser les fatigues, et de courir les dangers. Tel était en effet le caractère d'Ignace. Aussi c'était à cette jambe que Dieu avait attaché sa conversion.

Quand le chevalier de Marie,
Quand ce Loyola si fameux
Par sa valeur, par sa folie,
Et plus encore par le génie
De ses enfans industrieux,
Quittant ce monde vicieux,
Eût été chercher dans les cieux
Des secours pour sa compagnie,
On vit, dit-on, trente écrivains,
Pour chanter sa gloire infinie,
D'encre et de plume armer leurs mains.
On compta trente demi-saints
Qui s'empressèrent à l'envie
De célébrer ses faits divins
Sur un ton digne de sa vie.

(*marchant gravement avec des grains enfilés et un poignard à leur ceinture.*), tes talens et ta valeur, attachèrent les Russes et te créèrent d'immenses ressources. Tes armées devinrent florissantes. Comme Atlas, tu sus supporter avec force le poids de la politique européenne, et tenir, d'une main ferme et courageuse, la balance du plus juste et du plus sage équilibre. C'était à un prince tel que toi qu'il appartenait d'être la terreur des pygmées de la cour, d'entretenir dans tes états l'amour du beau et du vrai, et, à l'instar de ces fameux Romains, de créer dans ton empire des colonies militaires actives ou sédentaires.

Cependant il en est, parmi les grands de ton empire, qui osèrent dire : L'empereur Alexandre se permet d'innover. Tu cherchais au contraire à réformer des abus, et ne voulais point attenter aux droits de la noblesse. Ta devise constante était de déclarer aux courtisans qui te conseillaient de punir ceux que la malveillance se plaisait à te signaler : « Je veux être juste et généreux envers ceux que vous me désignez ici comme coupables. Ils répareront leurs torts, et finiront par abjurer leurs erreurs; pardonnons-leur, messieurs, toujours nous restera-t-il le charme d'un bienfait; d'ailleurs une telle conduite sera un témoignage assuré de ma vénération, de mon hommage, de mon admiration envers la nation russe. »

Ainsi tu parlais, ô mon fils! aussi rien n'interrompait ta sollicitude. Tu avais annulé par des ordonnances tout ordre qui ne serait pas fondé sur le texte d'une loi, et tu

soumis aux discussions du sénat directeur la rédaction des lois nouvelles (1).

La religion te consolait et soutenait tes espérances! *Humble victime! aurais-tu été dévouée pour le salut du troupeau?*

Depuis long-tems ton cœur était demeuré étranger au sentiment du plaisir comme à celui de la douleur; la joie était éteinte pour toujours dans ton ame; et, quant à tes chagrins intérieurs, de douces larmes sont tombées de tes yeux et en ont adouci l'amertume.

Mais, ô mon fils! qu'est-ce que le bonheur et les grandeurs dans les scènes fugitives de la vie? rien n'y est stable ni permanent. La mémoire est le seul bien que le passé laisse à l'avenir.

On te vit t'éloigner de Saint-Pétersbourg, sans se douter que le souverain, qui disparaissait à l'amour de son peuple, allait appeler un nouveau czar au trône de Pierre-le-Grand. Hélas! le puissant autocrate de toutes les Russies devait passer comme une fleur et sécher comme l'herbe des champs; mais sa mémoire est immortelle.

Il en est ainsi d'Alexandre. En découvrant pour la dernière fois le palais magnifique où il fut nourri, et ce

---

« (1) L'empereur Alexandre me parla avec enthousiasme de sa nation, » et de tout ce qu'elle était capable de devenir. Il m'exprima le désir que » tout le monde lui connaît, d'améliorer l'état des paysans encore soumis » à l'esclavage. Sire, lui dis-je, votre caractère est une constitution » pour votre empire, et votre conscience en est la garantie. — Quand » cela serait, me répondit-il, je ne serais jamais qu'un accident heureux. » Belles paroles, les premières, je crois, de ce genre, qu'un monarque absolu ait prononcées!

(Mme de Staël, *Considérations sur la Révolution française.*)

fleuve majestueux de la Newa qui continuait de couler tristement à travers la ville opulente qu'il venait d'abandonner pour marcher vers Taganrock, des visions célestes durent le remplir d'une grande frayeur et d'une joie bien triste.

Quelques jours avant le déplorable événement qui devait plonger la Russie dans l'affliction la plus profonde, tu songeais, ô mon fils! que quelques branches entrelacées couvraient une pyramide peu élevée et arrangée sans art, sur laquelle on avait écrit en langue grecque et en hiéroglyphes:

« Ici reposent les cendres d'Alexandre Ier. Qui que vous » soyez, qui viendrez dans ces lieux, donnez des larmes à » son sort, donnez-en encore à la douleur de sa famille (1), » à son illustre mère, à son épouse chérie.... C'est toute » une nation qui pleure ici un père. »

La singularité de cette inscription te frappa, ô mon fils! Tu y rêvais tristement quand tu entendis soupirer à tes côtés. Un vieillard était couché à quelques pas de toi,

---

(1) Heureuse la famille où règne l'harmonie! heureux les frères et les sœurs unis par l'estime et l'amitié! La paix habite leur ame, un doux transport fait palpiter leur cœur; ils savent alléger leurs peines en les partageant: en se communiquant leurs plaisirs, ils savent les doubler. Leurs parens vivent-ils encore? leurs parens qui les ont instruits à s'aimer; ils prolongent leur vieillesse en les nourrissant du fruit de leurs premiers soins. O mère fortunée! si l'empereur Alexandre eût envié quelque chose sur la terre, ce serait vous, vous qui voyez refleurir votre jeunesse dans la jeunesse de vos enfans; vous, dont ils récompensent les longues sollicitudes, non-seulement par la vénération, mais encore par la tendresse que vous leur avez inspirée l'un pour l'autre. Vous les voyez s'élever autour de vous comme de jeunes branches d'olivier dont l'ombrage vous plaît et vous protége, heureux par vous, heureux l'un par l'autre.

et il ne t'avait point aperçu : il pleurait, il fixait ses regards sur le tombeau, souvent il retombait dans une méditation profonde et paraissait absorbé par la douleur. Il t'observa long-tems, au point de piquer ta curiosité ; tu t'avanças vers lui en lui demandant de quel secours tu pouvais lui être dans ces lieux situés aux extrémités de ton empire. Il se leva et pour toute réponse te fit signe de tourner tes regards vers les champs de la Grèce. Les fantômes de son imagination et l'émotion de son cœur enflammaient son visage, altéraient sa voix et troublaient ses regards. « Athènes est ma patrie, te dit-il avec force.
» Le gouvernement ottoman se joue de la liberté de mes
» concitoyens, de leur vie même; il leur déclare avec une
» insolente hauteur, et sans art ni ménagement, qu'il
» leur fait un crime de leur rébellion, et que la sublime
» Porte ne daignera jamais pardonner aux descendans de
» Thémistocle, d'avoir osé se soustraire à son obéissance.
» Enorgueillis du pouvoir que les Musulmans ont usurpé
» sur les Grecs, ceux-ci ont tout à craindre des sectateurs
» de Mahomet et de ceux qui les commandent. La liberté
» et l'amour d'un empire régulier sont les premiers biens,
» et la fidélité à sa parole le premier des devoirs. Fils de
» Pierre-le-Grand, tu pouvais nous dérober à nos tyrans
» farouches. Pour les Grecs, la lutte doit être per-
» manente, tous l'ont juré, c'est une guerre à mort. Notre
» cause est sacrée! L'espoir est-il perdu? Non, puissant
» autocrate de toutes les Russies, non. (Il appuya sur
» ce dernier mot). Tu nous abandonnes, Alexandre,
» et pourtant tu nous aimes, ton caractère sensible et
» généreux ne peut pas éternellement se contraindre.

» En vain pourrais-tu alléguer que soumis à l'influence de
» la politique qui semble diriger la sainte alliance, elle
» t'impose l'impérieux devoir de maintenir la paix conti-
» nentale. Eh quoi! L'empire du croissant figurera-t-il
» long-tems au milieu de la civilisation générale de l'Eu-
» rope. Comment nous contenter d'un désaveu, lorsque
» la nation grecque doit craindre que l'intérêt de certains
» diplomates ne la rejette dans les bras des féroces Mu-
» sulmans.... Là le veillard s'émeut, la larme à l'œil, il dit :
» Nous t'avions choisi pour notre libérateur, ô le plus
» beau et le meilleur des hommes. Depuis long-tems le
» sentiment de notre infortune est devenu une habitude
» pour nous; et nos chagrins s'adouciraient si nous pou-
» vions songer qu'un autre Constantin fut appelé à re-
» planter la croix. »

» O vous tous, s'écrie le vieillard, ô vous tous, peuples
» d'Orient et d'Occident venez partager la douleur d'une
» illustre et malheureuse famille, venez pleurer sur le
» tombeau de son auguste chef et déposer l'immortelle
» sur sa tombe. Vous vous acquitterez d'un bien triste
» devoir. L'œil peut-il suivre la course de l'aigle lors-
» qu'emporté par la rapidité de son vol audacieux il se
» perd dans les plaines du ciel loin de la courte étendue
» de nos faibles regards. O vous qui êtes l'œil du monde;
» vous sur qui s'impriment les rayons du soleil, ah! dai-
» gnez protéger la Russie. Elle est menacée ! *Sanguis*,
» *sanguis*!!!!

Ce songe frappa singulièrement l'imagination d'Alexandre, un désir curieux s'empara de son ame. Son ame, elle s'élève vers la demeure des anges; là les esprits célestes

partagent les sensations du monarque, les chérubins, les séraphins, les trônes, les dominations, chantent et répètent en chœur un sublime cantique. La douce flexibilité de leurs voix harmonieuses vient s'unir aux sons délicats et enchanteurs de leurs lyres d'or. Ils disent : « Si la justice des hommes se manisfeste à l'égard d'un grand prince, il ne doit point s'enorgueillir des faveurs de la fortune : il doit se souvenir que cette vie est périssable et qu'elle finit comme un songe. »

Déjà le monarque était atteint d'une destruction spontanée, déjà l'ange de la mort veillait à ses côtés. Les regards de ce prince étaient fixes et ne voyaient rien, il n'entendait plus la voix de ses officiers, ni celle de la vertueuse, de la pieuse Elisabeth, ni ses profonds gémissemens. Une sueur froide coula le long de sa face, son pouls battit lentement, bientôt il ne battit plus : l'Empereur mourut ! et bien des méchans lui survivent.

« Alexandre se meurt ! Alexandre est mort ! s'écrie l'éloquent Bossuet du haut de la voûte céleste. Le voilà ce grand cœur, ce prince si admiré, si chéri ! Le voilà tel que la mort l'a fait, son pied est dans la tombe, et le siècle d'un nouveau czar commence. »

» Le corps terrestre d'Alexandre, il est vrai, est tombé dans le néant ; mais son ame était attendue dans le séjour de la félicité. »

Son épouse infortunée invoque la mort ; elle demande le tombeau (1), cette demeure de paix, où tous les

(1) Alexandre était seul, faible, mourant ; mais la sensible Élisabeth veillait à ses côtés. Il avait vu ses maux s'accroître et se multiplier par les secours. Il se sentait défaillir ; le terme de ses souffrances n'était plus éloi-

mortels trouvent le repos, où l'on n'entend plus de conseils imprudens, où les rois cessent enfin d'être malheureux.

La mort d'Alexandre doit jeter l'épouvante dans tous les cœurs.

—Je veux pénétrer, ô mon fils ! dans le domaine de l'iniquité, et j'y veux marcher l'histoire et les faits à la main.

— O qui que tu sois ! qui aurais pu concourir à faire rentrer dans le néant le plus puissant monarque de l'Europe, minerais-tu encore d'autres trônes, et les minerais-tu en silence ?

— L'Europe doit nécessairement éprouver une crise extraordinaire : « Le sceptre a été brisé dans les mains

---

gné ; il n'avait plus ni force ni couleur ; il ne pouvait plus souffrir, *parce qu'il avait trop souffert.* L'impératrice ferme les yeux du plus cher des époux, et du meilleur des princes ; elle presse en sanglotant ses mains froides et livides ; elle les pose sur son cœur ; puis les replace en croix, elle lui rend les derniers et les plus pieux devoirs. Elle s'arrête et contemple celui dont le teint sera, dans quelques jours, de la couleur des feuilles qui tombent aux premiers froids de l'automne. Elle baigne cette figure céleste et l'arrose de ses larmes ; elle lui donne un dernier baiser..... Cet effort était surnaturel ! Aussi la sensible Élisabeth reste sans connaissance ; et quand elle a rouvert les yeux, elle cherche Alexandre ; elle l'appelle : on la vit égarée par la douleur et dans le trouble de tous ses sens, hésiter entre le désir de ne pas lui survivre et celui d'accompagner ses restes vers le tombeau des Czars. Cet espoir la rattache à la vie. Ah ! prolonge tes jours, ange terrestre ; tu seras du moins la consolation de l'illustre famille d'Alexandre : tu continueras d'être l'appui des malheureux qui te respectent et te chérissent ; tu verseras de douces larmes avec ceux qui ne cesseront jamais de se rappeler le souvenir de l'immortel autocrate de toutes les Russies. Ils verront en toi l'épouse la plus digne, l'objet de la tendresse d'Alexandre Ier, seule confidente de sa dernière pensée.... Que l'Éternel puisse veiller sur tes jours ! Je n'oserais approcher la main du voile qui couvre le secret de ta destinée !....

d'un monarque dont l'empire s'étendait sur trois parties du monde, dont les soldats campaient non loin des portes de Vienne et non loin de la grande muraille de la Chine, dont les flottes peuvent en un instant couvrir la Baltique et briser la barrière du Bosphore. »

— C'est ce qui adviendra : tout n'est pas encore changé, mais tout changera. D'ailleurs ce ne sont pas les rois de la terre qui gouvernent, ce sont les circonstances, c'est le destin ; « ils redoutent l'opinion, et l'opinion les entraîne à sa suite, comme Jupiter entraîne ses satellites. »

— Les idées universelles, les idées dominantes préparent une grande subversion d'Orient en Occident ; le nom seul d'Alexandre empêchait l'incendie.

— O mon fils! relégué aux extrémités de ton vaste empire, sous un ciel étranger pour toi ; séparé de Saint-Pétersbourg, de tes frères, de tes amis ; tombé du palais des czars dans une humble demeure, *aucun médecin russe* ne pouvait constater ton état, ni t'administrer ses soins ; seul au milieu de semi-barbares, et loin du commerce de ta cour, tu ne trouvas de soulagement à tes maux, à tes ennuis, à ton long état de mélancolie, que dans la fidélité, le courage et la vertu de ton admirable compagne. Tu trouvais en elle une aimable épouse, un sage conseiller, un guide éclairé, qui possédait l'amour des Russes ! Elisabeth t'aimait si tendrement ! Avec toi elle part : elle t'eût suivi jusqu'aux extrémités du monde. Aussi, Alexandre, tu fus doux envers la mort ; mais la mort sera bientôt cruelle *pour sept traîtres à la fois.*

— Incapable de craintes et d'injustices, tu donnais des

leçons aux plus grands de la terre, mais sans les insulter; tu consolais le pauvre, mais sans flatter ses vices!

— On ne peut parler de toi, ô mon fils! sans répandre des larmes de douleur et d'admiration. Ne m'arrêtant point avec anxiété à des conjectures, mais ayant dévoilé l'avenir, et surtout ayant le livre des destinées à la main, je peux dire aujourd'hui : *Le prix que tu valais, qui le sait mieux que moi?*

— Saturne est en courroux : ô Europe! il menace encore de lancer ses foudres sur les chênes les plus élevés! Le gui sacré ne saurait être coupé avec la serpe d'or; car déjà le tronc de l'arbre est horriblement mutilé!

— L'aigle couronné est sur le point de frapper la cime de ce pin orgueilleux et devenu si flexible! L'homme aux trois noms, qui se suppose invulnérable, sera cependant renversé!

— Les réticences en politique ne viennent pas d'ignorance, mais de mauvaise foi, aussi une rare injustice devra être réparée en 1826, ou bien Janus pourrait rouvrir son temple!

— Tous les élémens seraient-ils conjurés contre un faible roseau? Ce faible roseau pourra-t-il résister à la fureur des autans qui soufflent sur lui. On devrait surveiller et écraser une bête venimeuse qui ronge ses racines.... Ecoutez : *Les vieux trembleurs sont en proie aux superstitions!*

— L'échange des courriers deviendra très-fréquent d'Orient en Occident. Les nuages du Nord ne sont pas dissipés! Évènemens désastreux sur sept points capitaux. Des dépêches secrètes finiront bientôt par devenir pu-

bliques. Une découverte importante aura lieu à Vienne, on en parlera en Pologne. Un signe de ralliement aigrira les esprits. *Sanguis.* Poniatowski! on te promet un successeur! L'un des états de l'Europe recèle dans son sein un personnage bien mystérieux : avec le tems il se fera connaître. Action sublime du héros d'Andujar; Mars lui sera fidèle. . . . Horrible incendie dans une grande ville. . . . Mariage d'un prince, tribulations pour un autre, projet d'enlèvement! Attaque de nuit. Gare la bombe! Triste réveil! *L'Amérique en Europe!*

Rien n'est immuable sur la terre : le tems dévorera les plus hautes réputations. Canon d'alarme! Annoncera-t-il un horrible attentat? heureusement on pourrait le prevoir! Italia! Italia! Italia! . . . . Un mystère épouvantable y sera découvert. Que de gens vont être étonnés de voir figurer leurs noms sur les tablettes secrètes d'un ministre déchu. Magnanimité d'un prince généreux.

— La discorde mettrait-elle deux familles illustres en opposition déclarée? L'espionage privilégié dans un palais, occasionera-t-il un duel fameux. *Sanguis.* Un secret d'où dépendra la sécurité d'une grande monarchie sera révélé à une femme, cette femme en fera le plus noble et le plus digne usage. Nouvelle Jeanne-d'Arc, elle sauvera son pays en sauvant le monarque. Des corsaires barbaresques sous divers pavillons écumeront les mers, ils feront de riches prises préjudiciables à tous. Détruisez ces barbares, car ils vous détruiront : surtout, établissez une grande surveillance sur les ports espagnols et français; on ne peut rien contre la ruse, mais la ruse est l'arme du

lâche. Avec quelques sacs de noix on prit Amiens sous le règne de Henri IV; avec des barils de sucre et des balles de café, on pourrait tenter un coup de main sur plusieurs villes maritimes.

—Remplissez vos greniers d'abondance, ô Européens! la famine est la lèpre des états, elle engendre la mendicité et ouvre la porte à tous les vices. De même, il vous faut surveiller avec soin cette influence trop Germanique de cet Atlas de cabinet, il redoute, mais caresse la superbe Albion; et maintenant dans le silence des nuits, du doigt ministériel, il grave sur la carte : la Turquie doit disparaître de l'Europe! ! ! . . . Mort tragique d'un César, funeste résolution J* * * * * *! Vos voisins doivent surveiller leurs digues; les inondations sont à craindre. En Hollande, la prévoyance et la sagesse d'un roi philosophe ont déjà su réparer de grands maux (1).

—Un procès fameux fera courir tout Paris et retentira en Europe, on en parlera sur les bords de la Newa, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Belgique: l'accusé est connu. Secousse violente donnée au crédit d'une nation. Congrès où assisteront des ambassadeurs

---

(1) On ne m'accusera pas d'une lâche flatterie envers le roi des Pays-Bas; je dis la vérité sur un prince qui donne une audience publique chaque semaine, pour entendre par lui-même les demandes de ses sujets. J'ai dû réclamer, dans mes *Souvenirs en Belgique*, ouvrage publié en 1822, sa justice contre mes astucieux accusateurs. J'ai démontré à S. M. Guillaume III, les vexations inouies dont une française avait été la victime dans ses états. Je n'ai point été écoutée, et encore moins comblée de faveurs et de grâces, fors cent jours de prison (*gratuite*) pour le salut de mon ame et la rémission de mes fautes....

Note de l'Auteur.

et des acteurs obligés. Funeste incendie dans un palais; un autre dans un lieu public.... Province entièrement submergée et ruinée.

— D'illustres étrangers seront renvoyés avec quelqu'éclat d'un pays jadis hospitalier. Un serment politique sera exigé dans un autre. Quelques troubles populaires sembleraient agiter les esprits. Cependant on parviendra à sauver l'aigle et ses aiglons. Chute d'un Mazarin. Fuite de Law. Prince du nord au Louvre. Le double triomphe de la croix paraîtrait assuré ; et cela de concert avec les Germains, les Russes et les Français. . . . . . Les nobles puissances pourraient-elles jamais permettre qu'un czar de Russie aille s'asseoir sur le trône de Constantinople. . . . . Plus tard, elles formeront une alliance contre les effets du congrès de Panama. Cet autre Ananëus fera-t-il entendre sa voix non loin de la fameuse colonne ? Oui ! Orateurs célèbres au Forum, éclat à la tribune. Accusation circonstanciée. Toutes les chambres assemblées prononceront à la fin sur la plus juste des causes. Dialogue entre l'ombre d'un général célèbre et celle d'un fameux revenant. La sagesse et la magnanimité du roi de France et des princes et princesses de son auguste famille se fera remarquer dans une grave circonstance. *Maints tariufes seront punis.* Haro contre les hypocrites. Cachez vos armes, frondeurs, le signal de la cloche argentée serait donné en vain....... Bien plus, des signes célestes annonceront vos desseins...

— O Espagne ! où sont vos colonies ? ce n'est plus vous qui surveillez l'Amérique : l'Amérique vous commande. Le jet de l'étincelle a occasioné un vaste incendie ; il ne

peut plus s'éteindre.... Encore quelques instans, il deviendra général..... Babylone aux cent portes, serais-tu rebâtie? Sept Paris dans un seul! Saint-Germain et Versailles faubourgs de *Lutèce*. Pourquoi, ô Français! renversez-vous cet arc triomphal? la statue de Minerve doit en couronner l'édifice! Eh quoi! supposez-vous que le dieu de la foudre pourrait appeler l'honneur français à de nouvelles découvertes?... Eh bien, un Bourbon est là! préparez ces couronnes!!!

Constantin (1), ta destinée semblait t'appeler au secours de l'héroïque Grèce! Constantin, la dignité impériale de Czar est au-dessus de tes désirs; ton corps et ton esprit ne te paraîtraient-ils donc point capables de

---

(1) Le grand duc Constantin possède une instruction solide, mais semblerait étranger au manége d'une politique tortueuse et servile. Son ame est expansive; il est extrême en tout. Sa mère lui inspire l'amour et le respect: mais l'empereur Alexandre était son Dieu. « *Si je n'étais moi, disait-il souvent, je voudrais être mon frère.* » Constantin est un autre Pierre-le-Grand pour la bravoure; mais c'est un autre Alexandre dans l'intérieur de sa vie privée. Constantin, s'il l'eût voulu, pouvait bouleverser les états voisins et porter la guerre au sein de l'Europe! Il le pourrait encore! Maintenant le rôle d'un prince pacifique semble être celui qu'il veut adopter. Il n'a point eu d'enfans avec sa première épouse; il reporte toute son affection sur un fils naturel qu'il fait élever avec le plus grand soin. Lui-même le forme de bonne heure. La mère de cet enfant n'est plus; la seconde épouse du grand duc possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit; elle ne vit que pour Constantin, et Constantin l'adore. Les Polonais sont fiers de voir que le choix du grand duc se soit fixé sur la princesse de Lowiz. A l'instar des czars de Russie, le vice-roi de Pologne (ou le roi de Pologne) n'a point recherché d'alliance étrangère. Que lui importait de s'allier au sang des rois? N'était-il pas grand par lui-même? Constantin a consulté uniquement son cœur; ce cœur tout généreux et sensible, il l'a offert à sa digne épouse, qui, en revanche, lui donne amour pour amour. Constantin est le meilleur des époux, et au-

soutenir le scèptre des empires (1).... Constantin, tu es libre des rêves de l'ambition; ta noble audace, ton esprit, ta capacité et ton courage brillent encore moins que ton cœur et ta sensibilité. Dans ton gouvernement de Pologne, tempéré par la douceur angélique de ton auguste compagne (2), tu as su conquérir tous les cœurs. N'aurais-tu point été emporté dans ta déclaration comme un vaisseau balotté par des flots rapides?...

---

rait pu être le plus grand des monarques! En 1814, il disait déjà : « Pourvu que mon frère Alexandre puisse me survivre, je serai satisfait de n'être jamais que son premier sujet. — Eh! pourtant, lui dit-on, la succession au trône semble vous regarder. — J'en conviens, mais le vrai bonheur, la tranquillité intérieure, et même la sécurité, la comptez-vous pour rien? Voyez Ivan, Pierre III, Paul Ier, et dites-moi si de tels exemples encouragent à vouloir porter le diadême..... » La résolution généreuse de Constantin est peut-être l'effet d'une profonde méditation. Le vice-roi de Pologne est adoré des soldats, redouté des grands, et la princesse de Lowiz ne consentirait point à jouer le rôle d'une nouvelle Maintenon.

(1) « Ne me croyant point ni l'esprit, ni la capacité, ni la force nécessaire, si jamais j'étais revêtu de la haute dignité à laquelle je suis appelé par ma naissance, je supplie instamment S. M. I. de transférer ce droit sur celui qui me suit immédiatement. » Ce sont les paroles mêmes employées pour l'abdication de l'infortuné Pierre III, en 1762. Quels pénibles retours vers le passé! Quels tristes présages pour l'avenir!

(2) Constantin adorait une noble polonaise; il voulait à tout prix unir sa destinée à la sienne. L'impératrice sa mère, et l'empereur son frère, lui imposèrent cette renonciation pour prix de leur consentement à cette union. Durant quelques années, l'empereur Alexandre ne pouvait entendre prononcer le nom de la seconde épouse de son frère, sans paraître visiblement ému. Lui-même avait aimé passionnement madame de N***. Un jour que la princesse de Lowiz lui fut présentée, il ne put s'empêcher de lui dire : Constantin ne nous a point trompés, vous êtes un modèle de perfection, les grâces et l'esprit sont innés en vous. Et par un mouvement spontané, auquel l'empereur ne put résister, il ajoute : « Vous êtes digne, madame, de porter la couronne. Malgré la petitesse de votre personne, votre tête saurait noblement en soutenir le poids..... »

Une passion violente dispose-t-elle toujours aux plus grands sacrifices ? Oui, car ton rôle, ô mon fils ! est celui d'un prince philosophe, d'un nouveau Dioclétien qui veut fuir les embarras du trône, et qui, comme eux, demande un asile à l'obscurité.... Le voile qui cache les mystérieux desseins de Taganrok n'est déchiré qu'en partie... , et pourtant doivent s'accomplir dans ce lustre les destinées de l'empire Ottoman ! Alexandre fut au moment de secourir les martyrs de la croix ; il pouvait trancher le nœud gordien qui l'enchaînait à une sombre et tortueuse politique ; mais il suivait un système qu'intérieurement il réprouvait. C'était à toi, Constantin, à toi, mon second fils ! qu'il appartenait de délivrer cette belliqueuse nation grecque du joug des Sicambres d'Asie. Tu es aussi versé dans leur langue, que si tu fusses né dans la capitale de l'Attique ! Si la parque respecte tes jours, ô Czarowitsch ! et te garantit d'un Séide, tu feras le bonheur de la Pologne. Tu pourrais encore soumettre les Osmanlis ; tu n'aurais besoin que d'embrasser franchement la cause sacrée des Hellènes, et de savoir te garantir de toute influence étrangère.

Quoi ! le choc sanglant des partis a déjà appelé le dieu des combats à Saint-Pétersbourg, et a préparé une insurrection militaire !!! Tout ne respire que sang et que carnage ; on donne le signal d'alarme dans toutes les Russies. Eh ! ne craignez-vous pas, grands Dieux ! que de nombreux escadrons de cosaques du Don ne paraissent au sein de vos villes, et ne cherchent à les surprendre, à les dévaster ! Ces hordes barbares sont toujours

prêtes à tirer le glaive. Elles ne sont pas dignes d'être appelées hommes. La plupart d'entre eux sont plus cruels que le tigre des déserts. Prenez-garde, ô Russes ! que le sang ne coule de nouveau au milieu de la cité de Pierre-le-Grand. Le palais des czars semblerait menacé ! On court aux armes ! Arrêtez, cruels, et respectez vos maîtres (1) ! Ne venez point retracer, dans l'étendue

---

(1) C'est ici le moment de venir rappeler encore cette fois au lecteur attentif ce passage d'un chapitre sur les *Congrès d'Aix-la-Chapelle et de Carlsbad*, publié par Mlle Le Normand, à Paris en 1819, pag. 267..... L'on sait qu'une assemblée de députés et d'envoyés de différentes cours, viennent de se réunir à Carlsbad, en Bohème, pour y traiter de grands intérêts et se concerter sur ce qui pourrait à la fin en imposer à ces idéologues qui enseignent de l'Orient à l'Occident la sciencedu gouvernement comme on donne une leçon d'arithmétique ; et qui sans avoir jamais possédé de royaumes, savent mieux que personne le chemin le plus court pour rendre les peuples heureux.... Ah ! que ne puis-je transporter sur les bords de la Toppel ces faux doctrinaires ; que ne puis-je même leur faire parcourir rapidement d'autres contrées célèbres.... ils jugeraient alors avec moi, combien les pinceaux de M. M. D. sont faibles, combien leurs couleurs sont pâles !!! ils verraient de très-près des caméléons de toutes les couleurs au timon des affaires ; ils reculeraient épouvantés.... *Helas ! du nord au midi l'on remarque des Séides....* Que la prudence ne cesse d'accompagner les souverains.

Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître.

Ce sont de ces gens qui, pour la plupart, ont concouru à cette longue série de bouleversemens auxquels l'Europe est en proie depuis tant d'années, et qui paraissent (si l'on n'y porte remède) ne devoir finir qu'avec le dernier trône, etc. etc...
..... C'est à MM. R. S. T. V. X. Z. à nous soumettre l'énigme. Albion, superbe Albion, c'est à toi à nous en donner la solution.

Note de l'Auteur.

de ces vastes états, les scènes sanglantes du Bas-Empire. Les peuples sont toujours les victimes des dissentions civiles.... Respectez le dernier vœu d'Alexandre : des frères ne sauraient être ennemis, ils se feront entre eux des concessions mutuelles. On doit ménager et épargner le plus faible. Sans cela que deviendraient les libertés publiques? Où en seriez-vous, vous-mêmes; ô mes fils! si la révolte grondait dans vos provinces et venait à frapper à l'oreille des Polonais! etc., etc. C'est sur la tombe d'Alexandre Ier que vous devez renouveler vos sentimens fraternels et vos liens d'amour durable; vous le devez à la mémoire de votre empereur, de votre père, de votre ami; vous le devez à la douleur de votre auguste mère. Écoutez la voix de la pieuse Elisabeth, elle vous en conjure.... elle est à vos pieds! Il faut éviter, pour le bien de vos peuples et pour vous-mêmes, que votre patrie ne devienne le triste théâtre des événemens les plus sanglans... Il en serait ainsi, ô Czars! vos deux capitales sembleraient se détruire. Déjà la rébellion se prépare dans l'ombre. La Newa pourrait déborder de nouveau! Ce serait alors le présage, comme en 1824, des plus cruels malheurs.

— Je ne me suis flattée, ô Européens! en racontant des faits et prévoyant des évènemens qui se rattacheront à l'histoire civile et politique des empires, ni de plaire, ni de convaincre; la verité nue est pour les courtisans la plus virulente satire.

— D'ailleurs, en venant révéler au tombeau d'Alexandre Ier des choses si extraordinaires, peut-être certains esprits forts du siècle étoufferont-ils ces observations (car ils ont leur index). Ils sont non moins avides de vengeance

que d'hypocrisie. Ils feignent de braver des fatigues et des périls qui ne se montrent encore que dans les douteuses perspectives d'un avenir sur lesquelles ceux qui se croient prévoyans aiment à se faire de fortes illusions. Mais gare le réveil de l'orgueilleux et du fourbe politique! Car, tandis que l'air retentit des gémissemens sur la perte d'un grand homme et sur les funestes divisions de ses peuples (craignez surtout que les armes ne fassent taire les lois), l'inflexible mort, qui ne respecte rien, ne laissera point échapper à ses invisibles mains, *ni les vainqueurs ni les vaincus*, le tems même ne respectera point leur dépouille mortelle.

— La monarchie du premier Alexandre finit avec celui qui l'avait élevée; le second, parvenu au faîte de la gloire et de la puissance, avait étouffé plusieurs conjurations, et pardonné généreusement à ceux qui l'avaient offensé (1): de même il avait refermé le gouffre où l'Eu-

---

(1) Le prince de G*** était généralement connu en Russie pour être opposé à l'empereur. Alexandre le savait, il disait à ses intimes : « Je lui ferait tant de bien, que j'espère le forcer à m'aimer. » En effet, l'autocrate de toutes les Russies ordonna que l'on payât au prince le double traitement attaché à son grade d'activité, présent ou non au corps. Ceux qui ignoraient la grandeur d'ame que manifestait Alexandre pour en agir ainsi, s'en alarmèrent. « Tranquillisez-vous, Messieurs, leur dit l'empereur, s'il était mon favori, je saurais ralentir mes bienfaits. On le dit mon ennemi ; ce que je prétends ignorer. C'est, selon moi, la plus juste raison pour le dédommager, en quelque sorte, du malheur de ne pas savoir apprécier son maître. Je veux lui ravir jusqu'au droit de se plaindre. C'est la seule punition que je lui infligerai sous mon règne.... »

Un jeune homme d'assez basse extraction, mais dont l'éducation avait été soignée, s'avise d'élever ses regards vers une dame que l'empereur aimait. Il en fut sévèrement éconduit; Alexandre ne put dissimuler son mécontentement ; les courtisans l'imitèrent, et bientôt l'amant fut con-

rope devait infailliblement périr. L'orage semblait déjà loin, et de beaux soleils promettaient de relnire.

— Taganrok, tes rives infortunées auraient pu traverser un autre Pétersbourg, et remonter vers leur source. En te visitant, *le meilleur des fils et le plus généreux des souverains a manqué de prudence et de circonspection, au moment même où il voulait être prudent et circonspect.* Alexandre l'ancien voulait rendre Babylone la capitale de son empire. Alexandre I[er], s'il n'eût quitté la rivale de Moscow pour n'y jamais rentrer, eût porté la gloire de toutes les Russies aux extrémités du monde, et fondé une nouvelle Carthage sur les ruines de l'ancienne.... Hélas! quand de grandes destinées s'accomplissent, l'armée de Bessarabie pourra-t-elle rester immobile!!! Le nouvel autocrate pourra-t-il conserver la paix?.. Non... Sera-t-il forcé de déclarer la guerre?.. Oui...

Mon ombre recevra la dépouille mortelle de l'aîné des mes fils! Mon ombre assistera à ces tristes funérailles (*puissent-elles, hélas! ne pas être sanglantes!*). Un dernier rayon de l'astre du jour s'échappant à travers les

---

traint de s'exiler lui-même. Au bout d'un certain tems, le hasard fit proférer le nom de cet homme devant l'empereur. « Que fait-il maintenant? — Sire, il n'est pas heureux, il occupe un simple emploi dans l'une de vos provinces éloignées. — Je songerai à sa fortune. » En effet, Alexandre le nomme sur-le-champ l'un des secrétaires de sa légation à Rome; il se chargea de pourvoir à tout ce qui lui serait nécessaire. « J'ai pu faire tort à ce pauvre garçon, disait l'empereur avec une bonté rare. Il ignorait quels étaient mes sentimens sur madame de G***, et la crainte d'avoir encouru ma disgrace, l'a fait éloigner de Saint-Pétersbourg en toute hâte; il aurait pu exercer ses talens dans cette capitale, mais j'ai fait le jaloux.... Aujourd'hui, c'est à l'empereur de Russie qu'il appartient de venir réparer les légers torts d'Alexandre Ier. »

portiques de la basilique de Casan (où doivent être déposés solennellement ces restes), éclairera la figure pâle et décolorée du puissant autocrate de toutes les Russies. En contemplant ces nobles traits glacés par le froid de la mort, au milieu de ma famille éplorée, je serai témoin de leurs pieux et touchans regrets pour ce prince, dont les goûts etaient délicats et les sentimens doux (1) ; pour ce prince, consacrant le fruit de ses veilles à approfondir le grand art de régner.

---

(1) A tort on attribue à l'empereur Alexandre Ier, une complicité coupable, dans le terrible assassinat qui a été commis sur la personne de Paul Ier. Lors de la mort de ce prince, l'héritier présomptif du trône habitait sa campagne, à dix werstes de St.-Pétersbourg. La veille de cet horrible événement, des conjurés vinrent le trouver, lui firent part de leur projet atroce, et, sans lui donner le tems de la réflexion, lui dirent qu'il succéderait au trône, à la condition qu'il jurerait sur l'Évangile, et qu'il signerait de sa main la promesse de ne jamais rechercher les motifs ni les auteurs de cette scène tragique. Alexandre s'y réfusa ; ils insistèrent. Alexandre refusa de nouveau, et s'écria dans un mouvement d'indignation : « Eh quoi ! Messieurs, vous voulez me contraindre d'approuver et de signer la mort de mon père ? Jamais vous n'obtiendrez de moi un aussi lâche assentiment. Sortez de ma présence. » Il dit, et appela ses gardes, qui tous restèrent en silence : la crainte et la révolte assiégeaient son palais. (*Alexandre était tombé depuis quelque tems dans la disgrace du soupçonneux Paul Ier; mais un tel fils était loin d'accorder son consentement pour commettre un tel assassinat.*) Cependant les vociférations des conjurés redoublèrent. Ils firent plus, ils osèrent menacer la vie du grand duc. Déjà quelques-uns d'entr'eux se préparaient à commettre un affreux attentat... ....
.... Deux des conjurés le gardèrent à vue toute la journée. Alexandre fit tous ses efforts pour sauver la vie de son malheureux père ; ce fut en vain. Le lendemain, à la pointe du jour, on vint lui annoncer que le successeur de Catherine II était mort, et qu'il était attendu avec impatience à Saint-Pétersbourg.

Alexandre avait en lui quelque chose de divin, réunissant le laurier de Mars au laurier des neuf Muses... Mes regards signaleront ces hommes aux yeux égarés, à la démarche incertaine, au caractère faux et indécis, qui, à chaque avènement d'un czar au trône de Russie, répètent hautement : Ah ! qu'il était pénible de s'incliner sous un jong qu'on ne peut supporter. *Vive le nouvel empereur Constantin Ier ! vive l'empereur Nicolas Ier ! vive ! ! ! ! ! !* Je n'aurai pas besoin de les interroger publiquement, ni de les accuser d'avoir conspiré à l'avance contre la vie de leur généreux bienfaiteur. Je les verrai tressaillir à mes sinistres paroles. Les traîtres sembleront avoir presque perdu la raison, et ne la retrouver que pour souhaiter la mort.... Mais malgré leur dissimulation profonde, ils ne pourront jamais triompher de leurs affreux pressentimens et des craintes de la révélation. « *Singe de la vertu, masque mieux ton visage.* »

C'est de Moscow que semblerait partir cette fusée incendiaire, pour dévorer Bysance ; serait-elle dirigée par la main d'une autre Catherine (1) vers les bords du

---

(1) Catherine Ire était fille naturelle d'une paysanne livonienne, Marthe était son nom, avant qu'elle prît celui de Catherine au baptême grec. Orpheline dès l'âge de trois ans, elle fut tellement abandonnée, qu'elle resta d'abord à la charge du clerc de la paroisse, et devint ensuite l'objet de la charité d'un ministre luthérien de Mariembourg, qui l'accueillit et la plaça parmi ses enfans. A quatorze ans elle épousa un dragon suédois : mais le jour même des noces, une circonstance militaire la sépara de son époux, qu'elle ne revit jamais. Le sort des armes la fit prisonnière du général Bauer, dont elle fut la maîtresse ; puis celle du prince Menzicoff ;

Pruth, *Helena incendium excitat* (1), pourrait menacer et faire trembler les peuples d'Orient en Occident. Ce globe enflammé, de la grosseur de la pleine lune, s'agitant dans le ciel le jour même de la mort d'Alexandre Ier, et remarqué à Berlin, serait-ce un présage que la paix pourrait être troublée entre plusieurs empires? La haute sagesse et la prudence de l'auguste Marie Féodorowna (2), *mulier atavis edita regibus non exegit*

---

enfin celle de Pierre-le-Grand, dont elle devint la femme légitime et auquel elle succéda. C'est ainsi qu'un sceptre absolu sur une nation étrangère, couronna les destinées extraordinaires de l'obscure Livonienne, qui justifia d'ailleurs, par son esprit et ses talens, tout ce que la fortune fit pour elle. (*Une polonaise lui avait prédit qu'elle monterait sur le trône*). Catherine n'avait que dix-sept ans, quand Pierre la vit et l'aima : ses charmes et sa beauté furent bientôt ses moindres titres; elle prit un tel ascendant sur les dispositions sombres et violentes du czar, qu'on la regarda souvent comme un espèce de prodige : sa vue, le son de sa voix suffisait pour arrêter les transports de Pierre, et le ramener au calme et à la raison. Catherine, qui ne savait, dit-on, ni lire ni écrire, mais qui possédait un esprit vif et un jugement exquis, donna souvent d'utiles conseils à son mari et le sauva sur les bords du Pruth d'une ruine inévitable, qui eût entraîné peut-être celle de tout l'empire. C'est en reconnaissance de ce grand service que Pierre la fit couronner solennellement. Cérémonie qui servit depuis de prétexte aux amis de Catherine pour la placer elle-même sur le trône à la mort de son époux.

(1) L'enlèvement d'Hélène allume un incendie.

(2) Cette princesse est douée d'une force de caractère et d'un courage vraiment héroïque, son ame est élevée, sa volonté est ferme et inébranlable, elle possède les plus éminentes qualités. Une mâle fierté dirige toutes les actions de Marie Féodorowna, première impératrice douairière de Russie. La veuve de Paul Ier a cru devoir déployer une grande sévérité dans une grave circonstance; mais la mère bien-aimée d'Alexandre, de ce prince si digne des regrets de l'Europe, de concert avec le nouveau czar de Russie, saura pardonner aux vaincus...., et présenter des cyprès aux vainqueurs; elle dira : *Parcere subjectis, et debellare superbos.*

monumentum (1), l'impériale et royale bonté de Nicolas Ier, son instruction et ses lumières, sembleraient cependant affirmer le contraire.

Si l'on mettait à la disposition de maints illuminés scientifiques, du fanatisme et de l'or, ils changeraient la face du globe. De plus, avec un tel levier on parviendrait à soulever l'univers.... Écoutez, Européens! écoutez-moi! Haïti touche à Cuba, dernier nœud qui attache l'Europe et l'Amérique.... l'épée de Bolivar semblerait le rompre. Eh! quoi, une alliance universelle du Nouveau-Monde serait-elle jurée à Panama? serait-elle le signal que l'Angleterre deviendrait l'avant-garde de l'Amérique? Répondez-moi, ministres, où allez-vous? Répondez à cette Europe armée et consternée de la mort d'Alexandre.... Avez-vous bien compris que loin de vous croissent de jeunes nations, et qu'un jour l'homme blanc deviendra noir, et l'homme noir sera le dernier habitant du globe (1). Répondez-moi, astucieux cosmopolites, trahirez-vous vos maîtres?... Hélas!!! mon ombre s'indigne, et le livre des destinées s'échappe de ses mains........................

....

Historien du siècle, de ce beau siècle devenu immortel! et brillant pour l'Europe d'un éclat si majestueux, au milieu des ténèbres des siècles suivans.

O France! admirable France! heureuse par son roi

---

(1) Une femme forte, la descendante des rois n'a pas encore achevé son ouvrage.

(2) *Congrès d'Aix-la-Chapelle*, pag. 54. Paris, 1819.

et par les princes de son auguste famille, heureuse par ce bon peuple qui sait si bien aimer, et saurait de même défendre son territoire à l'apparence de la moindre agression. Je fais des vœux pour que les ministres d'une religion sainte prêchent et pratiquent la douce tolérance qui leur est si vivement recommandée par J.-C., sans s'effrayer de la philosophie et des lumières d'une instruction solide et libérale. Alors modernes et pieux Fénélons, les prélats pourront en imposer à cette secte de tartufes, de qui l'on peut dire aujourd'hui en frémissant : « *Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts.* »

. . . .

. . . .

. . . . . Donner à un ouvrage inconnu la vie qui lui manque, n'est-ce pas créer ? ou du moins n'est-ce pas ressusciter ? ce qui est peut-être plus difficile....

La vie d'Alexandre Ier n'est point encore écrite ; elle sera éminemment intéressante, puisqu'elle saura peindre le génie bienfaisant aux prises avec les pensées tumultueuses et mélancoliques, auquel vinrent enfin se mêler des malheurs publics (1).... Aussi ignorera-t-on toujours un grand nombre de faits importans ; on en sera réduit à des conjectures qui exercent la sagacité, mais ne laissent souvent que le doute et l'incertitude dans l'esprit du lecteur.

Je pourrai contribuer à répandre quelques traits de

(1) L'inondation de Saint-Pétersbourg, en 1824, et l'affreux incendie des manufactures impériales et royales.

lumière sur l'histoire privée et politique de cet auguste prince dont le règne doit intéresser à la fois l'univers et la postérité, faire connaître une multitude d'actions nobles et généreuses, et rappeler des faits curieux que la mort de ce digne souverain permet de révéler !

Tout devient secret dans les mains d'un seul, rien ne transpire dans le public du cabinet des empereurs, et même la fameuse vision de Charles XI, touchant le sixième roi de Suède (1), appelé à régner sur le trône des Scandinaves, n'est pas encore expliquée (2). On connaît seulement les faits que la folle hardiesse ne voulait point cacher, ou ceux que les historiens conjecturent.

J'ai déjà composé certains nombres d'ouvrages ; ma plume ne s'est jamais trempée dans le fiel de la satire; je dirai seulement : Vous trouverez dans mes écrits des noms célèbres et des marques sincères de mon zèle et de mon dévouement pour d'illustres victimes!

Je veux déclarer ici, dans toute la sincérité de mon ame, que je n'ai point brisé auprès du trône la statue de l'amitié, et que jamais ni l'or ni les faveurs ne pourraient acheter mon silence.

« Usez, n'abusez point, le sage ainsi l'ordonne. »

Et de grands et mémorables événemens devaient

---

(1) Par une singularité remarquable, ce sixième roi est précisément Gustave IV, détrôné, et actuellement errant en Allemagne. (Voir les détails de la fameuse vision de Charles XI, roi de Suède, dans les *Oracles sibyllins*, page 484).

(2) Déjà pourrait s'être réalisée, en partie, cette fameuse prédiction touchant le vice-roi de Pologne; un autre Constantin replanterait-il la Croix ? etc., etc. mais *quidquid delirant reges, plectunctur Achivi.* (Les Grecs sont punis de toutes les fautes que commettent les rois.)

étonner l'Europe en 1825. L'étoile d'Orient était en bon aspect pour la Pologne et la Grèce, et un événement mémorable devait élever la Prusse. La Germanie se promettait merveille ! la Suède allait faire parler d'elle ; mais Saturne en mauvais aspect promettait de frapper des grands ! ! ! et même *l'un des Atlas en politique*, devait avant sept fois sept fois (semaines), s'écrier au milieu des siens, *ou dans les angoisses d'un exil douloureux :*

« *Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui ; tu autem, Domine, in æternum permanes* (1) ».

Loin de moi la pensée de chercher à surprendre et à frapper les esprits, *Apollo non potest profanis aperire templum* (2). Mais je le demande à l'homme le plus incrédule du siècle, que s'est-il passé en Europe depuis la fin de novembre 1824 ? Saturne, en mauvais aspect, menaçait de frapper des grands. Les rois de Naples, de Bavière, le puissant autocrate de toutes les Russies, tous ont succombé ! *Événement mémorable en Prusse.* Certes, la couronne impériale sur la tête de Nicolas Ier,

---

(1) *Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et moi j'ai séché comme l'herbe ; mais vous Seigneur vous vivrez éternellement.* Alexandre Ier est mort, il est mort aux extrémités de son empire. (*Son exil était rigoureux*, puisqu'il est réellement prouvé que, chez les *demi-Sarmates*, l'empereur de Russie a pu manquer des médicamens nécessaires, et des plus prompts secours de l'art ; donc, la funeste prévision de 1824 n'était point idéale, mais malheureusement trop certaine... *Il devait sécher comme l'herbe et périr dans les angoisses d'un exil douloureux !*)

(2) Apollon ne peut pas toujours ouvrir son temple aux profanes.

annonce un grand avenir à la maison de Brandebourg. Si les promesses (d'un partage intégral) dans l'héritage des Osmanlis étaient enfreintes par les aînés, *au détriment de leurs cadets*, alors on pourrait voir *Martius* protéger ces farouches cosaques du Don, et franchir le Rhin, et venir se camper sur les ponts de Lutèce........ *Sanguis! Sanguis!* Trois coqs (*trois princes*) se diviseraient-ils, à la fin, pour une poule ! ! ! L'ombre immortelle de Catherine II a déjà résolu ce problême(1)!

---

(1) ....
Et moi, je dis : la Sainte Alliance doit-elle attaquer les Turcs et délivrer les Grecs ? Oui. La Russie doit-elle posséder la Valachie, la Moldavie, etc.? Oui ! Serait-ce en vain que la maison d'Autriche voudrait se refuser d'occuper la Servie, la Bosnie ? Oui ! La France semble-t-elle appelée à commander la Grèce ? Oui ! La clé de la Méditerrané serait-elle enfin enlevée par l'aigle septentrional, si la fameuse Albion venait à s'opposer aux destinées de la *Græcia*, oui !... *Martius* enchaînerait *Neptunus*.

Onc, ce biau *cedrus francus* frappé et transplanté d'*Helvetia*, de *Philadelphia*, voire même d'*Italia*, et se retrouvant aujourd'hui à l'aise dans son natal pays, où chaque année il pousse de si biaux et si vigoureux rejetons, doit-il voir aussi se couronner sa cime, ou bien celle de l'une de ces six mâles branches ? Oui, certes ! et même l'un de ces jeunes ramiaux doit aller reverdoyer et fleurir vers *Athenæum*. Onc, se doit préparer dans l'ombre une ligue sainte et *surtout intéressée*, où la France, la belliqueuse France, l'héroïque France, armera ses vaisseaux. Six vingt mille combattans seront appelés d'Orient en Occident. Tout se prépare, tout est déjà préparé. Le dieu des combats va donner le signal pour briser le Croissant et replanter la Croix. La Gloire commande ici sous les traits de Minerve. Vive les Grecs ! La patrie de Thémistocle sera enfin délivrée * .....

* Un jour la Mecque, Médine et autres villes de l'Arabie Heureuse seront détruites, et les cendres de Mahomet, ainsi que celles de ses partisans seront dispersées sous les quatre vents du ciel. Ce sera un certain prince chrétien, né dans un pays septentrional, qui exécutera tout cela ; et il prendra en même tems possession de l'Égypte et de la Palestine. Cette étonnante prophétie est fort répandue dans l'Abyssinie, etc., etc., etc......

FIN.

